

10662. a. 11.

LES AMOURS DE HENRI IV, ROI DE FRANCE,

Avec ses lettres galantes à la Duchesse de BEAUFORT, et à la Marquise de VERNUIL; on y a joint encore des Anecdotes et différents Portraits historiques, qui serviront à le faire mieux connître.

TOME SECOND

A LONDRES.

1799.



R

A

Q

Re
et
son
ave
aup
nue
écla
mal
soie
Dan
te,
se à
mut
parc

LES AMOURS
DE
HENRI IV,
ROI DE FRANCE,

Avec ses Lettres galantes à la Duchesse de BEAUFORT, et à la Marquise de VERNEUIL.

Quelque temps auparavant la Reine étoit accouchée d'une fille, et depuis la disgrâce de la Maison de Verneuil le Roi vivoit mieux avec elle qu'à l'ordinaire. Ce nétoit auparavant que désordres continuels. Les jalouxies de la Reine éclatoient de tous côtés, et les malices de Madame de Verneuil fai- soient un fracas épouvantable. Cette Dame, également rusée et coquette, employoit toute son adresse à perpétuer les mécontentemens mutuels du Roi et de la Reine, parce que c'étoit de là que dépen-

4 **L e s A m o u r s**

doit son bonheur elle divertissoit le Roi aux dépens de la Reine et mêloit à la plaisanterie et aux bons-mots des traits de la dernière insolence, sans compter qu'elle se mettoit souvent de pair avec elle. Elle parloit mal de son extraction et se donnoit la liberté de contrefaire sa démarche, ses gestes et ses paroles. Ces offenses qui ne se pardonnent jamais de pair à pair entre les Dames, aigrissoient si fort cette Princesse, qu'elle faisoit éclater son ressentiment par des menaces outrageantes. La Marquise de son côté, qui craignoit quelque chose de plus que des insultes, se plaignoit que le Roi l'abandonnoit, et qu'il ne prenoit pas sa défense comme il devoit. Desorte que le Roi étant, pour ainsi-dire, entre l'enclume et le marteau, étoit malheureux au milieu de sa grandeur; et l'on peut dire que la disgrace de Madame de Verneuil lui fût avantageuse, puisqu'elle pacifia ces trou-

bles pour quelque temps.

Mademoiselle de Guise, Favorite de la Reine, profita de cette bonace pour se procurer un établissement, et pour faire consentir le Roi à son mariage avec François de Bourbon, Prince de Conti. Sa Majesté ne trouvant personne à la Cour digne de ses affections, renoua avec Madame de Verneuil, et la vit secrettement. Ce nouveau commerce dura quelque temps sans que la Reine en eut connaissance; mais enfin elle le découvrit, et poussa si loin son ressentiment, qu'elle défendit l'entrée de son cabinet à toutes les Dames qui verroient la Marquise. Cette Princesse fit en cette occasion tout ce qu'une femme jalouse et violente est capable de faire. Il n'y eut que les pilules de son Pays, dont elle ne se servit pas. A cela près elle mit tout en usage. On dit même qu'elle usa de réprésailles, et qu'elle se con-

6 LES AMOURS

sola d'une partie de ses chagrins avec le Marquis d'Ancre. Tout cela n'empêcha pas qu'on ne commençât l'année par des danses et et des mascarades, comme on avoit fait depuis quelque temps.

Cependant le Roi, pour ne pas pousser à bout la Reine, et pour adoucir en quelque maniere les violens accès de sa bile, se priva quelque temps du plaisir de voir Madame de Verreuil; et comme son cœur ne pouvoit demeurer sans occupation, il fit la cour à Catherine de Lorraine, Fille du Luc du Maine, et femme de Charles Luc de Nevers, Princesse de grande vertu, qui honoroit beaucoup sa personne, mais qui n'étoit pas capable d'avoir la moindre complaisance pour sa passion. Le Roi se servit, pour la retenir à la Cour, du baptême du Dauphin, dont les Luchesses de Mantoue et de Nevers étoient Cousins germaines; ainsi la dernière ne pouvoit pas honnêtement se dis-

penser d'assister à cette cérémonie. Le Roi cherchoit avec soin les occasions de lui parler en particulier, et la Duchesse n'oublioit rien pour les éviter; mais quelques précautions qu'elle prit, elle ne put pas toujours y réussir, à cause des grands égards qu'elle étoit obligée d'avoir pour un Amant de cette importance. Le Roi crut qu'il applaniroit les difficultés, en éloignant le Duc de Nevers, qu'il envoya à Rome en qualité d'Ambassadeur extraordinaire; mais la Duchesse sa Femme voulut le suivre, et le Roi ne put jamais l'en empêcher.

Cependant on travailloit au procès du Comte d'Auvergne et de ses complices, et même avec beaucoup de diligence. La Reine étoit comme partie, et le Roi qui ne vouloit pas l'irriter, ne temoignoit pas moins de chaleur qu'elle. Le Parlement y alloit aussi vite qu'il se pouvoit; mais le Roi, la Reine et le Parlement avoient des vues bien différentes. L'intention

8 **L e s A m o u r s**

de la Reine étoit de flétrir Madame de Verneuil, afin qu'à l'avenir celles qui lui succéderoient, apprisent à redouter les effets de sa colere. Ceux du Parlement qui avoient plus d'envie de faire leur Cour, que d'intelligence dans cette affaire, s'imaginoient bien servir les puissances en la poussant à toute rigueur. Mais pour le Roi, il n'avoit aucun dessein de deshonorier sa Maitresse, de peur qu'un tel exemple ne rebutât celles auxquelles il pourroit en conter. Son intention étoit seulement de faire donner un Arrêt fulminant, pour humilier cet esprit fier, qui le traitoit depuis quelque temps comme un inconnu, et opposoit à ses plaisirs les remords de sa conscience et les défenses de son Confesseur.

Les Accusés furent donc interrogés deux ou trois fois. Le Comte d'Auvergne rejettoit tout sur la Marquise de Verneuil sa Soeur,

persuadé que le Roi ne se résoudroit jamais à la perdre. Le Marquis d'Entragnes au contraire dis-
culpoit la Marquise, et prenoit tout sur son compte, aimant mieux
risquer trois ou quatre ans de vie
languissante qui pouvoient lui
rester, car il avoit alors plus de
soixante-treize ans, que de mettre
sa chere Fille en danger de perdre
la tête sur un echaffaut. Les preuves
s'étant enfin trouvées suffisantes,
et leurs intelligences avec les Amb-
assadeurs d'Espagne, Taxis et
Suniga, étant bien éclaircies, l'Arrêt
étoit sur le point d'être prononcé:
et la Marquise condamnée a être
renfermée dans un Monastere de fil-
les à Beaumont près de Tours, pen-
dant qu'il seroit plus amplement
informé contre elle. La Reine
eut beaucoup de joie de cet Arrêt,
mais elle n'en tira pas tout le fruit
qu'elle s'en promettoit; car le Roi
avoit faire dire sous main au Par-
lement, qu'il souhaitoit que la pro-
nunciation en fût sursise jusqu'à-

10 **LES AMOURS**

ce qu'il se fût mieux informé de l'affaire. Après avoir donc ainsi humilié sa fiere Marquise par un coup si terrible, il commença de lui faire grace en vue de l'obtenir d'elle, et fit expédier des Lettres au sceau, qui furent vérifiées en Parlement, par lesquelles il lui permettoit de se retirer a sa maison de Verneuil.

Il y eut encore après cela dans le Parlement des gens si peu éclairés, qu'ils pressoient le Roi de leur permettre de prononcer l'Arrêt. Il leur donna le change et les paya de délais; et enfin par d'autres Lettres il modéra l'Arrêt du Comte et de d'Entragues qui avoient été condamnés à avoir la tête tranchée, et commua cette peine en une prison perpétuelle. Sept mois s'étant écoulés sans qu'on produisit de nouvelles preuves contre la Marquise, (car qui se seroit mis en peine d'en chercher?) le Roi la declara tout à-fait innocente, et défendit à son

Procureur-Général de faire à l'avenir aucunes poursuites contre elle. Voilà comme l'amour justifie les plus grands crimes.

Le Comte d'Auvergne qui étoit le plus dangereux, fut aussi maltraité. Il demeura douze ans à la Bastille, sans autre consolation que celle qu'il recevoit des belles-Lettres, agréables et fideles compagnes pour toute sorte d'âges, de fortunes, et de lieux.

Après le départ de la Duchesse de Nevers, que nous avons laissée sur le chemin de Rome avec le Duc son Epoux, le Roi revint à la Comtesse de Moret, et rappela quelque temps après sa Marquise de Verneuil. Il ne trouvoit qu'avec elle cet air agréable et dégagé, cette humeur enjouée, et cette conversation toujours assaîonnée de fines plaisanteries, et quelquefois de traits de médisance contre les autres Dames de la Cour, qui délassoient agréablement son esprit fatigué du travail des affaires et

des chagrins que lui causoit la mauvaise humeur de la Reine ; mais en récompense, cela lui suscitoit à toute heure de nouvelles brouilleries avec cette Princesse, et causoit des démêlés continuels entre les Seigneurs et les Dames de la Cour dont la Reine Marguerite vint alors grossir le nombre. Cette Princesse, après avoir long-tems couru de Province en Province, obtint du Roi la permission de revenir à Paris, qu'elle avoit long-tems demandée. Elle demeura six semaines au Château de Madrid dans le Bois de Boulogne : elle vint ensuite loger à l'hôtel de Sens ; mais cet hôtel lui devint odieux par la mort d'un de ses mignons, qui fut tué à la portiere de son carrosse par un jeune Gentilhomme au désespoir de ce que ce Favori avoit ruiné sa famille auprès de cette Princesse. Elle acheta un autre hôtel au Faubourg Saint-Germain près de la riviere et du pré

pré aux Clercs, où elle fit de grands desseins de bâtimens et de jardinage. Elle y tint sa petite Cour tant qu'elle vécut, mêlant bizarrement les voluptés et la dévotion, l'amour des lettres et celui de la vanité, la charité Chrétienne et l'injustice. Elle se piquoit de se faire voir souvent à l'Eglise, d'entretenir des hommes savans, et de donner aux Moines la dîme de ses revenus. Elle faisoit gloire d'avoir toujours quelque galanterie, d'inventer de nouveaux divertissemens, et de ne payer jamais ses dettes.

Depuis que le Roi avoit été contraint de revenir à ses anciennes Maîtresses, il partageoit ses soins entre la Marquise de Verneuil et la Comtesse de Moret. Ces deux Belles qui avoient chacune leur Favori, sonffroient ce partage assez volontiers. L'une étoit aimée du Duc de Guise, et l'autre du Prince de Joinville. Le Roi reve-

noit de la frontiere , l'orsqu'il ap-
prit le cruel déplaisir arrivé à la
Reine Marguerite par la mort
de Julien Dat , Amant qui lui étoit
fort cher. Il envoya Bassompierre
pour la complimenter sur cette
perte , et le chargea en même
temps de deux lettres pour ses
deux Maîtresses. Bassompierre com-
mença sa commission par Madame
de Verneuil , parcequ'il étoit en
commerce de galanterie avec Ma-
demoiselle d'Entragues Soeur de
la Marquise , qui logeoit avec elle ,
et comme on n'a rien de secret
pour ce qu'on aime , il fut assez
imprudent pour dire à Mademoi-
selle d'Entragues , qu'il avoit aussi
une lettre , pour la Comtesse de
Moret. La Marquise qui ne man-
quoit pas de curiosité , pêché ori-
ginel des femmes , voulut la voir
et lui fit commander par sa Soeur
de la lui donner. Le moyen de
refuser une lettre , après avoir don-
né son cœur? Bassompierre donna

donc la lettre, et trahit son Maître pour ne pas déplaire à sa Maîtresse. La Marquise la lut, et la lui rendit, en lui disant que pour se tirer d'affaire, il n'avoit qu'à faire faire un cachet semblable à celui du Roi, et recacheter sa lettre.

Bassompierre voyant que c'étoit le plus court, envoya le lendemain son valet-de-chambre chez un Graveur pour faire un cachet; et comme souvent tout arrive à contre-poil, l'orsqu'une fois on s'est jetté dans un mauvais pas, cet homme alla justement chez celui qui avoit fait le cachet du Roi. Le Graveur croyant la chose plus mystérieuse qu'elle n'étoit dans le fond, demanda la lettre comme s'il eut voulu examiner l'empreinte du cachet, se jeta en même temps sur le porteur, et le prit au collet dans le dessein de l'arrêter. Ce Garçon, plus vigoureux que le Graveur, se débarassa aux dépens

de son chapeau et de son manteau, qui demeurerent en dépôt, et gagna au plus vite la maison de son Maître, qui ne fut pas moins surpris de l'aventure que son valet. Après avoir rêvé quelque temps à ce qu'il devoit faire, il fit cacher son domestique, et prit le parti d'aller chez Madame de Moret. Il lui dit qu'ayant reçu un billet d'une Dame de ses Amies qu'il n'avoit pu lire d'abord, il avoit ensuite décacheté la lettre qu'il lui portoit de la part du Roi, pensant que ce fût celle de son Amie, et que craignant qu'elle ne l'accusât de s'être équivoqué à dessein, il avoit voulu faire imiter le cachet de Sa Majesté pour la recacheter, et lui fit là-dessus le détail de l'aventure de son valet et de Turpin, c'est le nom du Graveur; finissant par la prier de lui envoyer demander sa lettre.

La Comtesse à qui cette équivoque ne tenoit pas fort au cœur,

se divertit de l'aventure, en rit avec Bassompierre, et sans entrer dans de plus grands éclaircissements, elle envoia sur le champ demander sa lettre à Turpin. Le fidèle Turpin lui fit réponse, qu'il n'en étoit plus le maître, et qu'il l'avoit envoyée à Monsieur Séguier, Président à la Tournelle. La Comtesse, ni Bassompierre, n'ayant aucune habitude auprès de ce Président, qui étoit un homme bourru et pointilleux, songerent à quelque autre chose pour se tirer de cet embarras; et après bien des expédiens proposés de part et d'autre, ils ne trouverent rien de meilleur que de prier Madame de Lomenie d'employer son crédit pour terminer cette affaire, soit en retirant la lettre des mains du Président, ou en obligeant son Mari, qui étoit Secrétaire du Roi, d'en parler à Sa Majesté de maniere qu'il pût excuser le Marquis.

Bassompierre après cette résolu-

lution sortit de chez la Comtesse, et courut chez Madame de Lomenie, qu'il trouva fort embarrassée à faire ses dépêches pour la Cour. Elle le pria de s'asseoir jusqu'à ce qu'elle eût achevé une lettre fort importante, qu'elle écrivoit à son Mari. Il se douta que cette lettre regardoit son affaire, et lui demanda s'il étoit arrivé quelque chose de si pressé, qu'elle ne pût lui donner un moment d'audience. Madame de Lomenie répondit, qu'elle venoit d'apprendre qu'on avoit voulu contrefaire le cachet du Roi; que celui qui en avoit eu le dessein, s'étoit sauvé, mais qu'on avoit la lettre écrite par le Roi même; qu'elle écrivoit à son Mari, afin qu'il sût du Roi à qui la lettre s'adressoit, et à qui il l'avoit confiée, pour pouvoir ensuite développer ce mystère; et comme elle en faisoit une grosse affaire, elle ajouta qu'elle donneroit volontiers deux mille écus pour avoir sur

cela des lumières assurées. Bassompierre, tout intéressé qu'il étoit, ne put s'empêcher de rire, l'ors qu'il vit que Madame de Lomenie traitoit si sérieusement une telle bagatelle, et lui dit qu'il lui donneroit à meilleur marché cette satisfaction. Là dessus il lui conta la chose comme il l'avoit conté à la Comtesse de Moret. Madame de Lomenie étoit intime Amie de Bassompierre; son Mari l'aimoit tendrement aussi; de sorte qu'elle lui promit d'étouffer cette affaire, pourvu qu'il voulût aller lui-même à Villiers-Cotterêts, où le Roi devoit être le lendeinain, et se charger d'une autre dépêche qu'elle alloit faire à Monsieur de Lomenie sur le même sujet, pour l'informer de ce qu'il venoit de lui dire. Bassompierre accepta la partie, et après avoir pris la réponse de Madame de Verneuil, et celle que la Comtesse de Moret fit à une lettre qu'elle n'avoit pas reçue,

il partit pour Villiers-Cotterêts, où le Roi étant déjà arrivé, se divertissoit avec la Comtesse de cette Aventure, et de l'inquiétude qu'elle avoit donné au Marquis.

Le Roi avoit mille sujets de n'être pas content des Espagnols qui se trouvoient dans toutes les conspirations qu'on faisoit contre sa personne. Il croyoit que sa vie seroit plus en sureté, s'il leur faisoit une guerre ouverte, parce que, sous ombre de la paix, ils lui tendoient tous les jours quelque piège, où il courroit risque de donner tôt ou tard. Ainsi il songeoit continuellement à ruiner une Maison plus ennemie de sa personne en particulier, qu'elle ne l'étoit de la France en général. Mais il avoit le défaut des cœurs tendres, qui est de n'avoir rien de secret pour les femmes. Il avoit communiqué ce dessein à la Reine, qui n'étant déjà que trop bien avec les Espagnols, travailloit continuellement

à l'en détourner, le sollicitant au contraire d'entrer en ligue avec eux et avec le Pape. Ces grands desseins ne l'empêchoient pas de faire d'excessives dépenses en bâtimens, au jeu et en Maîtresses. Ceux qui cherchent du mystere dans les actions des Princes, ont voulu dire qu'il le faisoit à dessein, afin que son exemple jetât les Grands du Royaume sur ces écueils, et qu'étant occupés à ces vains amusemens, efféminés par les voluptés, et incommodés par les dépenses, ils n'eussent, ni le tems, ni le moyen, de former des séditions. Si ce fut là son intention, on peut dire qu'il fit ce qu'il vouloit faire; car il y en eut qui firent de si grosses pertes au jeu, qu'ils n'étoient pas en état, quand même ils l'auroient voulu, de faire des remuemens. Mais ces choses regardent plutôt l'Histoire d'Henri IV. que ses Amours. Ainsi ceux qui voudront savoir à quoi abou-

tirent les grands desseins du Roi et les mécontentemens d'une grande partie du Royaume, n'ont qu'à consulter les Historiens.

Le Roi étoit alors à Saint-Germain avec la Reine, le Prince de Conti, les Ducs de Montpensier et de Vendôme. En revenant à Paris dans le carosse du Roi, ils penserent se noyer en traversant la Seine : il n'y avoit point alors de pont à Neuilly, et l'on passoit la riviere dans un bac. En entrant, un des chevaux se jeta dans l'eau, et entraîna le carrosse dans un lieu assez profond. Les Gentilshommes qui suivoient à cheval, se jetterent d'abord dans la riviere, et sauvèrent heureusement le Roi, et puis coururent au reste, qu'ils sauverent aussi. La Reine fut le plus en danger. La Chateigneraye la retira, et fut quelque temps après récompensé d'une compagnie de ses Gardes. La Marquise de Verneuil, à son ordinaire, égaya malicieuse-

ment son esprit sur cette aventure, et dit au Roi, la premiere fois qu'elle le vit, que si elle avoit été de la partie l'orsqu'elle auroit vu la personne de sa Majesté hors de danger, elle auroit crié *la Reine boit*. Comme les Cours ne manquent jamais, ni d'espions, ni de flateurs, cette raillerie fut rapportée à la Reine, qui se mit en si grosse colere, qu'elle fut plus de quinze jours sans parler au Roi; et ce fut un Opera pour les raccommoder. Après qu'ils se furent reconciliés, on proposa un ballet, dont la Reine voulut être; mais le Roi ayant souhaité que la Comtesse de Moret en fût, la Reine ne le voulut jamais, et rompit ainsi la partie.

Le Prince de Joinville revenu de son voyage, continuoit toujours son commerce avec la Comtesse de Moret, qui ne lui étoit pas cruelle; mais, malheureusement le Roi en fut averti, et eut de grands démêlés avec la Comtesse, à laquelle

il reprocha son infidélité d'une maniere insultante. La Comtesse se voyant convaincue , s'avisa de dire pour s'excuser que le Prince lui avoit promis de l'épouser. Le Roi persuadé que qui pouvoit faire une infidélité, pouvoit bien dire un mensonge, voulut s'éclaircir de la vérité , et envoia querir la Duchesse de Guise, à laquelle il se plaignit beaucoup de l'imprudence de son Fils , et menaça même de le faire punir s'il retomboit jamais dans la même faute , et s'il ne réparoit celle qu'il avoit déjà faite, en épousant la Comtesse. Il finit en ajoutant qu'il ne trouvoit pas mauvais qu'on recherchât ses Maîtresses pour le mariage , mais qu'il ne prétendoit pas qu'on se servît de ce prétexte pour cacher des intrigues criminelles , et que s'il traitoit avec indulgence le Prince de Joinville , c'étoit en faveur de la parenté qu'il y avoit entre lui et elle. En effet , ils étoient parens , et la Duchesse,

chesse étoit sa Cousine-germaine et Fille de Marguerite de Bourbon, sa Tante paternelle, qui, de son mariage avec François de Cleves, Duc de Nivernois, eut entre autres enfans la Duchesse de Guise, nommée Catherine de Cleves, qui fut mariée en premieres nôces à Antoine de Croi Prince de Porcian, puis ensuite à Henri de Lorraine Duc de Guise qui fut tué à Blois, en 1588; la Duchesse de Guise, fière de son naturel, reçut mal les honnêtetés du Roi, et lui répondit d'une maniere un peu haute, quiacheva de l'irriter, et le mit en si mauvaise humeur, qu'il donna ordre qu'on arrêtât le Prince de Joinville. Ce Prince ayant eu avis de l'emportement de Sa Majesté, avoit déjà pris le large. Ses parens tâcherent de ramener le Roi; mais tout ce qu'ils purent obtenir, fut que la témérité du Prince demeureroit impunie, pourvu qu'il sortît du Royaume, et n'y revint plus.

Il obéit, et ne fut rappellé de son exil que sous le regne suivant.

Le Roi songeant à se consoler de l'infidélité de la Comtesse, jeta les yeux sur la Duchesse de Montpensier, qui n'étoit veuve que de quelques jours. Il s'imaginoit qu'étant aimé d'une Princesse, il ne courroit pas les mêmes risques d'être trompé. La Belle étant alors à la campagne, il chargea le Comte de Cramail, son voisin, d'en faire la première ouverture. Le Comte, bien fait de sa personne, ne manquant ni d'esprit ni de courage, se chargea d'autant plus volontiers de cette commission, qu'il espéroit en profiter lui-même, en cas que la Princesse acceptât le parti; mais ayant senti, dès le commencement de la conversation, qu'elle n'étoit pas disposée à rien faire contre son honneur, il ne s'ouvrit pas davantage, et se renferma à l'attirer à la Cour, pour donner au Roi une espece de satisfaction. Cependant il n'en fut de rien mieux,

et trouva si peu d'apparence à réussir dans ce dessein, qu'il l'abandonna tout-à-fait,

Madame de Verneuil, qui vivoit avec le Roi, tantôt bien, tantôt mal, et qui régloit ses caprices sur des intrigues particulières, profita du mauvais succès du Roi auprès de ses autres Maîtresses, et triompha de toutes ses Rivaëls, quoique depuis peu la Comtesse de Moret lui eut donné un Fils, qui fut Antoine de Bourbon Comte de Moret, tué sous le regne suivant à la bataille de Castelnaudari dans l'Armée du Duc de Montmorenci. La Marquise de Verneuil s'imaginant que le Roi l'aimeroit davantage, si elle pouvoit lui mettre une fois la jalouse en tête, fit courir le bruit que le Duc de Guise lui avoit promis de l'épouser, et fit même publier des bâncs à l'insçu de ce Prince, qui ne songeoit pas à elle, et qui en vouloit à Mademoiselle d'Entragues sa Sœur. Cependant il n'en étoit pas

aimé; Bassompierre étoit le favorisé, et il passoit presque toutes les nuits avec elle. Il entroit par une porte secrète qui donnoit dans la rue de la Couteillerie par le troisième étage d'une maison qu'il avoit fait louer par un inconnu, et Mademoiselle d'Entragues s'y rendoit par un degré dérobé après que sa Mère étoit endormie.

Le Roi qui, selon les desirs de la Marquise, étoit devenu jaloux averti qu'on voyoit toutes les nuits entrer un homme chez Madame d'Entragues, crut que ce ne pouvoit être que le Duc de Guise, qui alloit se divertir avec son infidele. Il voulut s'en éclaircir par lui même. L'étonnement où il vit ce Duc aux premières paroles qu'il lui en dit, guérit entièrement ses soupçons et Sa Majesté en fut satisfaite, et persuadée de son innocence, qu'elle lui commanda d'être aux écoutes et de débrouiller ces visites nocturnes. Dès le soir même, le Duc

mit plusieurs personnes en campagne. Il y en eut qui virent entrer Bassompierre par son chemin ordinaire ; mais l'obscurité et le manteau dont il étoit enveloppé, les empêcherent de le reconnoître. Tout ce qu'il purent remarquer, fut l'Ordre du Saint-Esprit sur son manteau, qu'il avoit emprunté de Bellegarde, avec lequel il avoit soupé, pour se garantir d'une grosse pluie qui survint précisément dans le temps qu'il voulut s'en retourner chez lui. Ces gens allerent dire au Duc de Guise, qu'ils avoient vu passer par la porte de derrière un jeune Chevalier. Le Duc qui ne pouvoit faire aucun jugement certain sur ce rapport, envoya deux de ses domestiques sur les lieux pour reconnoître à la sortie son heureux Rival. Bassompierre s'apercevant qu'on l'observoit, se cacha du mieux qu'il put, de sorte que ceux-ci ne purent dire à leur Maître, que ce que les

autres lui avoient déjà dit. Il réva long-temps sur cette aventure, et conclut enfin que ce ne pouvoit être que Bellegarde. Bassompierre, de son côté, ne manqua pas de faire avertir Mademoiselle d'Entragues, dès qu'elle fut éveillée, de ce qui étoit arrivé, afin qu'elle se préparât à répondre au Duc de Guise comme elle le jugeroit à propos.

Le Duc de Guise, plus jaloux encore que le Roi, ne pouvant demeurer dans cette incertitude, alla dès le matin chez Bellegarde, qui ne fut pas visible. On lui dit pour excuse, qu'il avoit passé une cruelle nuit, à cause d'une violente douleur de dents, qui ne lui avoit pas laissé un moment de repos, et qu'il ne seroit en état d'être vu que sur le soir. Il n'en fallut pas davantage pour confirmer le Duc de Guise dans ses soupçons. Il crut qu'ayant été toute la nuit en mouvement, il avoit besoin de dormir

tout le jour. Il passa chez Bassompierre, qu'il trouva au lit, et le fit lever en robe de chambre, afin de pouvoir lui dire tête-à-tête le sujet de son inquiétude. Bassompierre à qui la visite d'un Rival n'annonçoit rien de favorable, se leva tout aussitôt, ne doutant point qu'il ne fut découvert. Il se rassura bientôt, et ses craintes ne durerent qu'autant que le silence du Duc.

Croiriez vous bien, Marquis, lui dit-il, que le Grand-Ecuyer est mieux que vous, et même mieux que personne, dans l'esprit de Mademoiselle d'Entragues? Que diriez-vous, si l'on vous assuroit qu'elle partage toutes les nuits son lit avec ce Cavalier? Je dirois que c'est un conte répondit froidement Bassompierre. Il n'est pas possible que cela soit, et je sais qu'ils ne s'aiment ni l'un ni l'autre. Qu'on croit aisément ce qu'on souhaite! repliqua le Duc. Il n'y a pas long-tems que j'étois prévenu en sa faveur comme

vous l'êtes à présent. Soyez sûr, et je le sais, que Monsieur le Grand a passé cette nuit avec elle, et qu'il n'en est sorti qu'à quatre heures du matin. On l'a vu entrer, et mes valets de chambre ont remarqué qu'il se mettoit si peu en peine de cacher son bonheur, qu'il n'e s'est pas soucié de faire voir la croix de l'Ordre qui étoit sur son manteau.

Ces Amans se promenoient à grands pas, s'entretenant toujours du bonheur imaginaire de Belle-garde, lorsque Bassompierre apperçut le manteau qui l'avoit fait méconnoître; et comme la croix paroissoit toute entiere, il eut peur que ce témoin irréprochable ne trahit son secret, et s'assit dessus. Le Duc qui n'avoit rien remarqué, voulut le faire lever, et l'obliger à se promener; mais il eut l'adresse de lui donner le change, et de demeurer sur son manteau jusqu'à ce qu'un valet de chambre qui

étoit aux écoutes, et qui, selon les apparences, savoit tout le secret, vint et emporta le manteau dans le tems que le Duc avoit le dos tourné. A tant de circonstances Bassompierre fit fort l'étonné, et pesta de tout son cœur contre la légereté du Sexe en général, dauba Mademoiselle d'Entragues, l'appella un vrai Cameléon. Le Duc en fit autant de son côté, et sortit bien-tôt après.

Il ne fut pas plutôt parti, que Bassompierre fit savoir à Mademoiselle d'Entragues l'erreur où étoit le Duc, et cette Belle qui étoit de bonne race, et qui ne manquoit pas d'expérience, prit la résolution de l'y confirmer, et fit en sa présence mille signes d'intelligence à Bellegarde. Le Duc de Guise l'en railla; et Monsieur le Grand étant bien-aise de l'entretenir dans son erreur, lui répondit d'une maniere ambiguë. Bassompierre rendit compte de la conversation à Mademoiselle d'Entragues, qui fut fort

contente de sa conduite. Elle le pria de continuer sur le même pied, l'assurant qu'ils y trou-
veroient tous les ayantages qu'ils pouvoient espérer, en ce que les soupçons du Roi et du Duc de Guise tomberoient sur Bellegarde. Ils firent avertir Madame d'En-
tragues du commerce que sa fille avoit avec le Grand-Ecuyer, et cela fut cause qu'elle l'observa de plus près. Un matin voulant tirer le rideau pour cracher, elle vit le lit de sa fille découvert, et qu'elle n'y étoit pas. Elle se douta de ce qui en étoit, se leva sans bruit, et passa dans sa garde-robe, d'où elle vit que la porte de l'escalier dérobé qu'elle croyoit condamnée, étoit ouverte. Elle s'écria d'abord, et sa fille qui reconnut sa voix, se leva au plus vite d'après de Bassompierre, et vint à elle. Madame d'Entragues la régala d'abord de quelques souflets; et après que sa colere fut un peu passée,

elle fit enfoncer la porte de cet escalier, que Bassompierre avoit fermée pour avoir le temps de s'habiller. Cette porte étant ouverte, elle monta précipitamment jusques au troisième étage, et demeura bien surprise de n'y voir personne, et encore plus surprise de voir la chambre du rendez-vous si magnifiquement meublée. Ce contre-tems auroit fini leur commerce, si l'amour qui ne manque pas d'expédiens, ne leur avoit appris les moyens de se voir ailleurs avec plus de sûreté. Cependant ce mal produisit un grand bien, puisqu'il guérit le Roi de ses soupçons qu'il avoit eu de l'intrigue du Duc de Guise avec Madame de Verneuil.

Ce Prince n'en vivoit gueres plus content. La Marquise toujours capricieuse, et s'imaginant que le Roi ne l'aimoit que par nécessité, et parce qu'il ne trouvoit personne qui la valût, lui faisoit à tout moment de nouveaux chagrins, ou pour avoir le

plaisir de le faire enrager, ou pour l'obliger par ces difficultés à l'aimer davantage. La Reine étoit de plus mauvaise humeur que jamais, et ce désordre domestique troubloit ses plaisirs les plus purs, et ne lui laissoit pas un moment de repos. Les dédains faux ou véritables de la Marquise de Verneuil ne faisoient qu'augmenter sa passion ; et les démarches qu'il faisoit pour la revoir, les traits de la satyre dont cette Marquise étoit très-libérale, étoient de nouvelles allumettes qui enflamoient les jalousies de la Reine, qui faisoit éclater à tout moment sa fureur et son ressentiment. Le Duc de Sully et quelques autres confidens du Roi travailloient inutilement à ramener l'Epouse et la Maitresse. Ils représentoient à celle-ci, que le Roi s'attacheroit à une autre, et qu'alors il lui faroit enlever ses enfans, et la renfermeroit dans un Couvent. En effet, il tâchoit de vaincre sa passion

sion en changeant d'objet. Il revint à la Comtesse de Moret, et aimait presqu'en même temps Mademoiselle des Essarts. D'un autre côté, ils remontraient à la Reine, que ses emportemens ne servoient qu'à irriter l'esprit du Roi; que la douleur et les caresses étoient les seuls moyens de le retenir; et qu'en attendant qu'elle pût le détacher des objets illégitimes, elle devoit avoir un peu de modération, si elle vouloit obtenir des grâces pour elle et pour les siens. Mais Conchini et Éléonore Galigay, bien loin de lui faire goûter ce salutaire conseil, entretenaient de plus en plus sa mauvaise humeur, et ils avoient acquis tant de pouvoir sur son esprit, qu'elle n'aimoit et hâssoit que ceux qu'ils vouloient. On avoit souvent conseillé au Roi de chasser ces funestes tisons qui mettoient le feu à sa Maison, et qui embraseroient à quelque heure tout le Royaume. On dit que Galigay

Tome II.

D.

craignant que la Reine sa Maîtresse ne l'aimât moins, si elle avoit pour le Roi l'affection qu'une Epouse doit avoir pour son Epoux, l'en éloignoit tant qu'elle pouvoit, afin de la posséder plus à son aise. Tout le monde croit que cette femme et son Mari travaillerent conjointement, tant que le Roi vécut à aigrir l'esprit de la Reine, et à la rendre toujours fâcheuse et de mauvaise humeur; de sorte que sept ou huit ans durant, s'il y avoit entre eux un jour de calme et de plaisir, il y en avoit deux de mécontentement et de fâcherie. Dom Jean de Médicis ayant été chargé par le Roi d'exhorter la Reine à les congédier, cette Princesse s'emporta contre lui avec une extrême violence, n'épargna ni les injures ni les reproches, et le maltraita tellement, quelque chose que le Roi pût dire pour l'appaiser, qu'il fût constraint de sortir du Royaume. L'impudence de ces petites gens alla si loin, qu'ils userent de menaces contre la personne du

Roi, s'il osoit attenter aux leurs, comine plusieurs l'y sollicitoient.

Les Catholiques zélés se joignant aux intentions de la Reine, entretenoient de dangereuses correspondances avec les Espagnols par le canal de l'Ambassadeur de Florence, et se faisoient fort de marier le Dauphin et la fille ainée de France, aux deux enfans du Roi Philippe; de sorte que Dom Pedro de Tolede, proche parent de la Reine, que ce Prince envoyoit en Allemagne, fit quelque séjour à la Cour de France, pour sonder les intentions du Roi. Dom Pedro parla entre autres choses du mariage du Dauphin avec l'Infante. Le Roi lui répondit fort séchement; car il ne vouloit point d'alliance avec les Espagnols, et avoit en vue de marier le Dauphin à l'ainée de Lorraine, et la Princesse au Fils ainé du Duc de Savoye.

Quelque tems avant, on avoit

parlé de marier Mademoiselle d'Entragues avec le Comte d'Aché, Auvergnat; mais en passant les articles, il survint quelques contestations qui rompirent ce mariage. Après cela, madame de Verneuil et Mademoiselle d'Entragues sa Sœur allèrent passer la belle saison chez la Marquise de Conflans, qui avoit une maison dans le voisinage de Charenton. Le Duc de Guise et Bassompierre rodoyent toutes les nuits autour de la maison de la Marquise, mais ce dernier qui avoit des pensées plus hautes, rompit entierement ce commerce. Henriette-Charlotte, fille du Connétable de Montmorenci, et de Louise de Budes, parut alors à la Cour comme un soleil, et effaça par son éclat toutes les autres Beautés. Tout le monde avoit les yeux sur ce nouvel astre, et cette Belle avoit autant d'Adorateurs qu'il y avoit de Galans à la Cour, Bassompierre eut le bonheur

de s'en faire aimer, et il ne manquoit au bonheur de ces Amans, que le consentement du Roi. Bassompierre lui en parla, et lui demanda la permission d'épouser Mademoiselle de Montmorenci, et de traiter avec le Duc de Bouillon pour la charge de premier Gentilhomme de la Chambre. Sa Majesté lui accorda, non seulement l'un et l'autre, mais voulut encore que le Connétable qui étoit disgracié, revint à la Cour. Le lendemain le Roi rendit visite à la Duchesse d'Angoulême, où logeoit Mademoiselle de Montmorenci. Il l'avoit déjà vue à un ballet, où elle étoit habillée en Diane, tenant un dard à la main; et ce fut là qu'il commença de sentir pour elle des sentimens bien tendres et bien passionnés. Les confidens des plaisirs de ce Prince, les parens de Mademoiselle de Montmorenci, les gens même de la Reine, qui s'imaginoient que celle-ci chasseroit

D

toutes les autres, étoient prêts à servir sa passion; de sorte que tout le flattoit, excepté celle qui pouvoit le soulager. Mais, comme ce Prince se trouvoit en état de tout entreprendre, il croyoit pouvoir tout espérer.

Cependant le mariage de Bassompierre et de Mademoiselle de Montmorenci demeuroit conclu; mais comme il s'étoit traité sans la participation du Duc de Bouillon, il n'en fut pas satisfait, et résolut de le traverser. Un jour que le Roi venoit de voir chez la Reine Mademoiselle de Montmorenci, et qu'il parloit de sa beauté avec éloge, le Duc le tira en particulier, et lui dit qu'il étoit surpris qu'il eût voulu consentir au mariage de cette Fille avec Bassompierre; qu'il ne voyoit d'autre parti pour le Prince de Condé son Neveu, que Mademoiselle de Montmorenci ou Mademoiselle du Maine; mais, que comme la bonne

politique l'obligeoit de ne pas souffrir que le Chef de la ligue, qui n'étoit déjà que trop puissant, se fortifiât encore par une si grande alliance, il étoit presqu'obligé par intérêt de marier le Prince de Condé à Mademoiselle de Montmorenci. Le Roi ne répondit rien, et ne laissa pas de sentir la force de ce raisonnement; et le lendemain ayant encore vu cette Demoiselle, il la trouva plus charmante que jamais, et prit la résolution de s'assurer d'une si belle conquête, quoiqu'il pût lui en coûter. Il s'agissoit de réussir dans ce dessein, et pour cet effet il falloit faire épouser à cette Belle un homme qu'elle n'aimât pas. Il étoit donc nécessaire de savoir quels sentiments elle avoit au sujet de Bassompierre.

Il eut occasion de s'en éclaircir peu de jours après. Sa santé étoit fort altérée, les accès de sa goutte étoient plus fréquens, et il ne se

passoit point d'année où il ne fût obligé de se mettre dans les remedes une fois pour le moins, et fort souvent deux. La goutte lui étant alors survenue, il fut visité par Madame d'Angoulême et par Mademoiselle sa Nièce. Grammont qui s'y trouva, s'étant apperçu que le Roi seroit bien-aise d'entretenir la Nièce, lia conversation avec la Tante. Le Roi profita de l'occasion, et dit à Mademoiselle de Montmorenci, qu'il vouloit l'aimer comme sa propre Fille; que son intention étoit qu'elle logeât au Louvre pendant que Bassompierre serviroit. Il la pria de lui dire franchement si elle étoit contente de ce parti, et qu'en cas qu'elle ne le fût pas, il romproit ce mariage, et lui feroit même épouser le Prince de Condé son Neveu. Mademoiselle de Montmorenci qui n'entroit point du tout dans les vues du Roi, lui répondit naturellement, que, puisque c'étoit la volonté de

son Pere, elle se croiroit bien avec Bassompierre. Le Roi fit semblant d'en être bien-aise, et résolut en même temps de lui donner un autre Epoux. Le lendemain il fit venir Bassompierre, auquel il fit mille caresses, et lui dit ensuite qu'il avoit songé à le marier. Bassompierre ignorant ses intentions, lui repartit que la goutte du Connétable étoit cause qu'il ne l'étoit pas déjà. Ce n'est pas cela, repliqua le Roi. Je veux vous marier avec Mademoiselle d'Aumale, et faire revivre ce Duché en sa considération. Quoi! Sire, répondit Eassompierre, vous voulez donc me donner deux femmes? Il faut ajouter le Roi, te parler à cœur ouvert, et en ami. J'aime mademoiselle de Montmorenci: si tu l'épousois, et qu'elle t'aimât, je te haïrois; et si elle m'aimoit, tu me haïrois. Ne rompons donc point notre bonne intelligence. Je t'aime, et je ne saurois t'ôter mon ami-

tié sans beaucoup de répugnance. Je veux marier cette fille avec le Prince de Condé, qui tout jeune qu'il est, a plus d'attachement pour la chasse que pour les Dames ; et comme tu sais qu'il est pauvre, et qu'il tient tout ce qu'il a de ma puissance, mon dessein est de l'enrichir par mes bienfaits, et de lui donner cent mille livres par an pour ses divertissemens, pourvu qu'il n'exige qu'une affection innocente de celle que je lui destine pour femme.

Bassompierre étant trop habile pour ne savoir pas que le véritable moyen d'augmenter une passion c'est de la combattre, se fit honneur de la nécessité, et prit le parti de donner un trésor qu'il ne pouvoit garder. Je suis ravi, Sire, répondit Bassompierre, que votre Majesté me donne en cette occasion de lui témoigner le zèle que j'ai pour son service ; je l'ai souhaité toute ma vie avec une ex-

trême passion : mes desirs sont exaucés ; et Votre Majesté peut être convaincue du respect et de l'attachement que j'ai pour elle, par le sacrifice que je vais lui faire, qui est sans contredit le plus grand dont un galanthomme soit capable. Je renonce, Sire, pour l'amour de vous à une haute alliance, et à une Epouse digne des hominages de tout ce qu'il y a de Grand au monde : j'ai pour Mademoiselle de Montmorenci une passion, que je sens très-vivement, et que je ne saurois bien exprimer : je suis charmé de son mérite, et j'ai eu le bonheur de m'en faire aimer : j'étois sur le point de devenir l'homme du monde le plus heureux et le plus content : je renonce à tout cela, et le fais de bon cœur pour un Maître à qui je dois tout ; et je souhaite que ce nouveau commerce lui apporte autant de joie et de plaisir, qu'il me causeroit de tristesse et de déplaisir, si j'étois

obligé de céder à tout autre la divine Montmorenci, Le Roi pleura de joie de la soumission de Bassompierre, lui fit mille protestations et l'entretint encore de son mariage avec Mademoiselle d'Aunale. Mais, comme cet Amant infortuné avoit encore le cœur tout occupé de la perte qu'il faisoit, et qu'il étoit incapable d'un nouvel engagement, il supplia Sa Majesté de le laisser en liberté là dessus.

Le Roi étant toujours incommodé de sa goutte, dont les douleurs étoient pourtant un peu moins pressantes, il voulut avoir compagnie, et envoya querir Bassompierre et quelques autres Seigneurs. Il jonoit aux dez dans son lit avec le premier, lorsque Madame d'Angoulême et sa Nièce entrerent. Il quitta d'abord le jeu pour entretenir en particulier Madame d'Angoulême. Mademoiselle de Montmorenci qui ne savoit rien de changement, parloit cependant Bassompierre

Bassompierre. Le Roi lui fit signe de s'approcher, lui apprit ses intentions, et continua d'entretenir sa Tante. Mademoiselle de Montmorenci fit une grimace en se retirant, qui fit connoître à Bassompierre que son cœur n'étoit pas en meilleur assiette que le sien. Quoique ce signe n'apprit rien à Bassompierre qu'il ne sut déjà, il le prit néanmoins pour une confirmation de son malheur; et comme les difficultés augmentent d'ordinaire les désirs, surtout lorsqu'on voit que l'objet qu'on adore, ne cede que par violence et par nécessité, cela le mit en si grand désordre, qu'il fut obligé de sortir, et pour le faire avec bienséance, il fit semblant de saigner du nez. Cet Amant au désespoir n'eut pas la force d'aller jusqu'à son carrosse, il se jeta dans le premier qu'il rencontra; et se retira chez lui, où il fut deux jours entiers à déplorer la cruauté de sa destinée, et à faire

les réflexions du monde les plus affligeantes.

La premiere personne qu'il rencontra , l'orsqu'il revint à la Cour, fut le Prince de Condé , qui avoit déjà fait demander dans les formes Mademoiselle de Montmorenci , et qui partoit pour lui aller rendre la premiere visite. Ce Prince fut assez cruel pour le prier de l'y accompagner; mais Bassompierre fut assez résolu pour lui refuser une complaisance qui l'auroit accablé sans ressource , et détruit entièrement la diversion qu'il avoit tâché de faire , en renouant avec Mademoiselle d'Entragues , qu'il avoit eu occasion de revoir chez Madame de Santeny. Le Prince fit donc sa visite sans lui , et avança tellement ses affaires , qu'il fiança Mademoiselle de Montmorenc quelques jours après , dans la galerie du Louvre , où le Roi eut la malice de s'appuyer sur Bassompierre , et de lui faire essuyer d'u

bout à l'autre le chagrin de cette fatale cérémonie : ces Amans s'épouserent bientôt après à Chantilly, où étoit alors la Cour. Ce mariage fut suivi d'un autre ; le Duc de Vendôme qui, comme nous avons dit, avoit fiancé la Fille unique du Duc de Mercoeur, l'épousa cette année, agé seulement de seize ans. Le Roi avoit de l'impatience d'achever ce mariage. La Mere et quelques parents de la Fille avoient toujours fait naître des obstacles : mais enfin le Pere Cotton, homme insinuant et persuasif, les avoit disposés à donner cette satisfaction à Sa Majesté ; ce qu'ils firent à Fontainebleau, où ces noces furent célébrées.

Le malheureux Bassompierre fut outré de chagrin du mariage de sa maîtresse ; mais pourtant il n'en mourut pas. Il ne revint en santé que pour essuyer une nouvelle disgrâce, tant la fortune étoit opiniâtre à le persécuter. Un Ecuyer

de la Reine, nommé Camille Simoni, qui logeoit dans une petite rue vis à vis de la porte de la monnoie, et près de la maison d'Entragues, trouva un soir en se retirant un homme couché avec son Hôtesse qu'il aimoit. Il perça ce malheureux de plusieurs coups d'épées et le mit dehors en chemise. Il se traina comme il put, et alla mourir sous les fenêtres de Mademoiselle d'Entragues. Un passant qui savoit que Bassompierre n'étoit pas haï de Mademoiselle d'Entragues, voyant cet homme en cet état, crut que c'étoit lui-même, et courut à son Hôtel avertir ses gens de l'état où il avoit trouvé leur Maître. Comme ce Marquis étoit sorti au commencement de la nuit, ils crurent sans peine ce que leur disoit cet homme. Ils coururent étourdiment au lieu qu'il leur avoit marqué, trouverent le corps, et le prirent pour celui de leur Maître, parce que la nuit étoit obscure, ils l'emportèrent, et étant

arrivés chez leur Maître, ils virent à la clarté des flambeaux qu'ils firent allumer, qu'ils avoient fait une scutis, et remportèrent ce corps chez un chirurgien. La justice en fut avertie, et s'en saisit. Par ce moyen la chose étant divulguée, l'on en fit plusieurs plaintes aux dépens de Mademoiselle d'Eutragues, dont Bassompierre eut peut-être plus de chagrin que cette Belle, qui, comme plusieurs autres, auroit cru être sans mérite, si elle eut été sans intrigue amoureuse.

Cependant la passion du Roi pour la Princesse de Condé continuoit toujours, et elle étoit même devenue si publique, qu'on ne parloit presque d'autre chose. Le Prince de Condé qui avec un peu de complaisance auroit pu obtenir les premières charges du Royaume, ne fut pas d'avis de s'enrichir aux dépens de son honneur. Il avoit tant de délicatesse, qu'il croyoit ne pouvoir plus souffrir la continuation

de cette intrigue, sans se rendre le juste objet du mépirs de toute la Cour. D'ailleurs, les scrupuleux, les mécontents et les ennemis cachés du Roi, gens malins et inquiets, qui n'aiment que le trouble pour l'amour du trouble même, lui mettoient, s'il faut ainsi dire, le feu sous le ventre, et irritoient sa jalousie, qui n'étoit déjà que trop grande. La Reine toujours la même ne cessoit de semer la zizanie. Le Prince en vint aux emportemens, et lâcha quelques paroles peu respectueuses. Le Roi pour l'en châtier lui ôta ses bienfaits, et lui retrancha l'argent qu'il lui avoit promis en le mariant. Ces sévérités bien loin de radoucir le Prince, ne firent que l'irriter davantage. Il considéroit que le Roi étant aussi passioné qu'il l'étoit, pourroit en venir aux violences; et comme il manquoit de tout pour se mettre à couvert, il chercha son salut dans la retraite, et résolut de se

sauver chez les Etrangers. Après donc qu'il eut disposé toutes choses pour exécuter ce dessein, il enleva lui-même la Princesse qu'il mit en croupe, et à quelques lieues de là dans un carrosse à six chevaux et alla coucher à Muret, accompagné seulement de Rochefort, de Tournay, d'un Ecuyer, de Mademoiselle de Certeaux, et d'une femme de chambre nommée Philipette. De Muret il marcha vers Landreci où il n'entra point, et se rendit de là à Bruxelles, où le Nonce du Pape et les Archiducs le reçurent avec beaucoup de joie, et lui rendirent tous les honneurs dus à sa qualité.

A la première nouvelle de cette évasion imprévue, le Roi tout transporté de colere et d'amour, ne put cacher son émotion, même devant la Reine. Il jouoit dans son cabinet, lorsque le Duc d'Elbœuf vint lui annoncer cette triste nouvelle, qui lui fut confirmée bientôt après

par le Chevalier du Guet. Mon cher Ami, je suis perdu, dit-il à Bassompierre qui étoit le plus près de lui; ce Malheureux emmène sa Femme dans un bois, et je ne sais si c'est pour la tuer, ou la faire sortir du Royaume: prend mon jeu pendant que j'irai savoir des particularités de cet enlèvement. Cela dit, il passa dans une autre chambre, et fit signe au Marquis de Cœuvres, au Comte de Cramail, au Duc d'Elbœuf et à Lomenie de le suivre. Ce Conseil extraordinaire étant ainsi assemblé, chacun dit son avis. Le Roi qui ne se possédoit pas, donnoit dans tout ce qu'on lui proposoit, et vouloit qu'on exécutât incessamment. Un moment après, il changeoit de sentiment, et jugeoit que ces moyens étoient impraticables. L'un étoit d'avis qu'on courut après le Prince, et qu'on y envoya le Chevalier du Guet avec ses Archers: l'autre vouloit qu'on donnât cette commission

à Balagny et à Bouvin: d'autres croyoient qu'il valoit mieux ordonner à Vaubecourt, qui étoit alors à Paris, de se rendre sans retardement sur la frontiere de Lorraine, pour empêcher que le Prince ne passât. Le Roi qui vouloit tout, et ne se fixoit à rien, fut constraint de faire venir ses principaux Ministres, pour les consulter sur une affaire où son coeur prenoit tant de part. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils avoient été consultés sur des matieres d'amour, où l'on faisoit entrer des raisons d'Etat. Le Chancelier fut le plus diligent; et après que Sa Majesté lui eût appris de quoi il s'agissoit, il répondit avec une gravité digne de son caractere, que le Prince de Condé étoit fort condamnable, qu'il avoit tort d'avoir pris un parti si désespéré, et que ceux qui lui avoient donné un si méchant conseil, avoient encore plus tort que lui. Le Roi qui auroit voulu que tout

le monde eut été aussi bouillant que lui, répondit brusquement : Rengainez votre gravité, Monsieur le Chancelier, et me donnez *votre* avis, c'est tout ce que je vous demande. Je sais aussi bien que vous que le Prince est condamnable ; mais il s'agit des moyens de le châtier. Je suis donc d'avis, Sire, reprit le Chancelier avec le même flegme, qu'il faut traiter le Prince comme rebelle, et rendre contre lui et contre ses adhérons les déclarations ordinaires. Le Roi fatigué de ce début, vit entrer Villeroi, et laissant le Chancelier, lui exposa le fait en peu de mots. Villeroi faisant l'étonné, fut d'avis qu'on fit savoir par des couriers à tous les Princes Etrangers, que le Prince de Condé étoit sorti de France, sans la permission du Roi, et même contre ses défenses, et qu'on ordonnât à tous les Ambassadeurs de Sa Majesté, de prier les Souverains auprès desquels ils

résidoient, de ne pas recevoir le Rebelle, et de le remettre entre les mains du Ministre de Sa Majesté, qui regarderoit comme ses ennemis ceux qui en useroient autrement. Après que Villeroi eut ainsi parlé, le Roi fit signe au Président Jeannin d'opiner. Mon sentiment est, Sire, dit le Président, de faire courir après le Prince un Capitaine des Gardes du Corps, qui tâchera de le ramener; et s'il n'en peut venir à bout, il le suivra jusques dans sa retraite, et déclarera, de la part de votre Majesté, aux Puissances chez qui il se sera refugié, que vous leur ferez la guerre à moins qu'ils ne vous le livrent. Je ne crois pas qu'il ait pré-médité son départ, et je doute qu'il se soit précautionné à l'avance d'aucune puissante protection. Je suis le plus trompé du monde, s'il n'a jetté son plomb sur les Pays-Bas. Mais je suis persuadé qu'il fait mal son compte, et qu'il y sera

mal reçu; car, outre qu'il n'a aucune habitude avec l'Archiduc, qui n'aura aucun ordres de maintenir le Rebelle, l'Espagne qui craint Votre Majesté plus qu'elle ne l'aime et ne l'honore, ne voudra pas s'attirer sur les bras le plus grand Prince de l'Europe; et aimera mieux le faire sortir de ses Etats, ou le livrer à Votre Majesté.

Le Roi qui commenoit à reprendre ses esprits, trouva cet expédition de son goût; mais, comme il ne se déterminoit jamais sur rien d'important qu'il n'eut consulté le Duc de Sully, il ne voulut rien conclure qu'il ne fut venu. Il vint enfin, avec un air faché et une mine refrognée. Mon Neveu s'en est allé, Monsieur de Sully, lui dit le Roi, comme il arrivoit, et le mal est qu'il a emmené la Princesse. Je n'en suis point surpris, Sirc. mais je le serois beaucoup s'il n'e l'avoit pas fait. Si vous vouliez l'en empêcher il falloit le mettre à la Bastille;

Bastille. Ne parlons point du mal qui est fait, repliqua le Roi; mais cherchons les moyens de le réparer. Que jugez vous qu'il faille faire? Je meurs, Sire, si j'en sais rien, repartit Sully. J'y penserai sur le chevet, et demain au matin je vous dirai ce que j'aurai pensé. Point de retardement, Monsieur de Sully, dit encore le Roi; vous savez combien cette affaire me touche, et je veux que vous me disiez tout-à-l'heure votre sentiment. Un moment donc de méditation, s'il vous plaît, Sire, répondit Sully, et en disant cela, il fit des mouvements de tête et quelques tours de chambre, et revint ensuite vers le Roi, qui lui dit: Hé bien, avez-vous songé? que faut-il donc faire? Rien, répondit Sully. Comment rien? répondit le Roi. Oui, rien ajouta Sully: en ne faisant rien, vous témoignerez par-là que vous ne faites pas grand cas du Prince de Condé; et cela étant, personne ne le

courra, ses amis même l'abandonneront, tout le monde le raillera, et en moins de trois mois il sera forcé de revenir au gîte de soi-même: mais si au contraire vous témoignez de l'empressement à le ravoir; il n'en faut pas davantage pour le faire valoir; des gens mêmes de la Cour lui prêteront de l'argent, et tels qui l'auroient abandonné si vous n'en aviez pas fait de cas, le soutiendront pour avoir le plaisir de vous chagrinier, L'avis étoit de bon-sens; mais le Roi n'étoit pas en état d'en profiter. Comme celui de Président Jeanin étoit plus violent, et par conséquent plus conforme à sa passion, ce fut aussi celui qu'il suivit; et dès le lendemain il fit partir le Marquis de Prâlin pour courir après le Prince.

Prâlin fit toute la diligence qu'il put; mais le Prince avoit trop d'avance pour pouvoir le joindre. Il se rendit donc à Marimont auprès de

l'Archiduc. Il fit d'abord demander audience, et y alla avec l'Ambassadeur ordinaire. Il parla du Prince de Condé, comme d'un ennemi du Roi son maître, qui, sous prétexte d'une jalouse de commande, avoit fui dans les Pays étrangers pour y cabaler contre son service, et le pria au nom du Roi de la faire arrêter. L'Archiduc répondit, qu'il croyoit avoir assez fait de n'avoir pas voulu le recevoir, mais qu'il n'avoit pas cru devoir lui refuser passage; qu'il souhaiteroit de tout son cœur qu'il s'en retourna en France, et qu'il faisoit des vœux pour la satisfaction particulière du Roi; aussi-bien que pour le repos de son Royaume. La vérité est que le Prince ne s'étoit point arrêté dans les Pays - Bas. Il avoit piqué jusqu'à Cologne, et laissé la Princessse sa femme à Breda auprès de la Princessse d'Orange sa Sœur, qui la mena ensuite à Bruxelles où le prince se rendit quel-

ques jours après. L'Archiduc et l'Infante leur allèrent rendre visite, d'abord qu'ils sûrent que ces Princesses étoient arrivées. Le Marquis de Spinola qui commandoit les troupes Espagnols dans les Pays-Bas, fut mal satisfait de l'Archiduc de n'avoir pas retenu le Prince de Condé, et le pressa tellement, qu'il l'obligea de faire partir un Gentilhomme pour aller inviter ce Prince à revenir. Spinola chargea le Gentilhomme d'une lettre, et l'Ambassadeur d'Espagne lui en donna une autre. Il est certain que l'Archiduc et les Ministres d'Espagne n'agissoient pas par le même principe: le premier vouloit entretenir la paix; et les autres vouloient la rompre. Les ordres de la Cour de Madrid, qui vinrent bientôt après, les réunirent tous; car ils portoient que le Roi Catholique prenoit sous sa protection le Prince de Condé. Cette déclaration releva le courage du Prin-

ce, et le détermina à justifier sa sortie hors de France, et prit droit sur des faits qu'on croyoit faux pour la plupart. Il écrivit des lettres en forme de Manifeste au Pape Clément VIII. et au Cardinal Borghese son Neveu.

Pràlin n'avoit point d'ordre d'entrer en négociation avec personne; aussis'en retourna-t-il aussitôt qu'il eut parlé à l'Archiduc. D'abord que le Roi eut appris que son Neveu étoit retourné à Bruxelles, il y envoya le Marquis de Cœuvres en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, avec ordre de demander à l'Archiduc qu'il rendit au Roi son maître le premier Prince de son sang. L'Archiduc répondit, que la considération qu'il avoit pour cet illustre sang l'ayant obligé de lui donner retraite, il ne pouvoit honnêtement violer le droit d'hospitalité; mais que Sa Majesté très-Chrétienne ne devoit point craindre que cet illustre Refugié entre-

prit rien contre son service et au préjudice du respect qu'il lui devoit. Cette réponse ne fut point du goût du Roi, qui regardoit comme une flétrissure tous les honneurs qu'on rendoit à un Prince qui avoit encouru sa disgrâce, et qui répandoit dans les Pays étrangers des bruits qui diffamoient sa réputation. L'étroite familiarité avec laquelle le Prince avoit vécu avec le Duc d'Aumale, ennemi mortel de la personne du Roi, lui donnoit un beau prétexte d'évaporer les transports de sa bile, dont on n'ignoroit pas la véritable cause. Le Marquis de Cœuvres, voyant qu'il ne pouvoit avoir le Prince, se retrancha à demander qu'on remit la Princesse son Epouse entre les mains du Connétable son pere, ou de la Duchesse d'Angoulême sa Tante; mais cette dernière proposition ne lui réussit pas mieux que la première. L'Archiduc répondit, qu'il ne disposeroit jamais de la

Princesse, que du consentement du Prince son Epoux.

Cœuvres voyant que sa négociation prenoit un méchant train, songe à de nouveaux moyens, et entreprend d'enlever la Princesse; il y en eut même qui furent assez imprudens pour faire dessein d'enlever le Prince. Les Epoux ne vivoient pas trop bien ensemble. Je ne sais s'il y avoit naturellement entre eux de l'antipathie, ou si la Princesse, fâchée d'avoir quitté la Cour de France, regardoit le Prince de mauvais œil; ce qu'il y a de certain, est qu'ils se traitoient froidement, et que les François espérant par là de faire réussir leur dessein, entretenoient ces aigreurs avec beaucoup de soin, et prenoient occasion de là de persuader à la Princesse de se laisser enlever. Elle eut assez de peine à se résoudre sur la réponse qu'elle devoit faire. Elle voyoit des inconvénients par tout. D'un côté, elle n'étoit pas conten-

te du Prince son Epoux : elle se voyoit soumise en dépit d'elle à la domination des Espagnols : la Cour de Bruxelles ne l'accommodoit pas ; elle n'y trouvoit pas la même magnificence qu'à celle de France , et enfin elle souhaitoit passionnément d'être auprès de son Pere et de sa Tante , qui souhaitoient la même chose de leur côté , et qui ne manquoient pas de l'en assurer par leurs lettres. D'ailleurs , elle craignoit d'abandonner un Epoux , pour se mettre entre les mains d'une personne qu'elle pouvoit regarder comme étrangere , enfin , elle craignoit autant de s'exposer à la médisance , que de retourner au pouvoir d'un Epoux irrité. Ces différentes reflexions la retinrent long-tems dans l'irrésolution ; néanmoins au bout du compte , l'envie de revoir ses parens et la Cour de France l'emporta sur tout le reste.

Cœuvres espéroit qu'ayant enlevé la Princesse , il feroit pendant

la nuit une si grande diligence, qu'il seroit loin avant qu'on sut qu'il étoit parti. Mais il n'étoit pas encore temps de se féliciter; il y avoit bien du chemin à faire du projet à l'exécution; il falloit bien des choses pour faire réussir cette entreprise: premièrement, il falloit, ou escalader, ou percer la muraille de la ville; il falloit des chevaux pour sortir, et des relais de distance en distance pour faire la diligence qu'on se proposoit; et il falloit enfin de la Cavalerie pour s'opposer à ceux qui se mettoient en devoir de les arrêter. Comme on ne pouvoit pas s'empêcher de se confier à plusieurs personnes, il arriva ce qui arrive d'ordinaire en cas pareil. La mine fut éventée. Le Comte de Buquoï, Grand-Maître de l'artillerie, en eut le premier avis, qu'il fit passer à l'Archiduc et au Marquis de Spinola. Ceux-ci, résolus de s'opposer à cet attentat, assemblèrent leur

oL L e s A M O U R S

Conseil, et conclurent de loger la Princesse au Palais sous un prétexte honnête. On en fit la proposition au Prince de Condé, sans lui en dire la raison: on se contenta de lui représenter, qu'étant en quelque maniere brouillé avec son Epouse, il ne pouvoit mieux faire que de s'en séparer pour un temps, en attendant que son chagrin se dissipât; que cette petite absence la remettroit dans le bon chemin, et qu'au reste elle seroit avec l'Archiduc et l'Infante qui ne lui donneroient que de bonnes impressions, dont il connoîtroit la nécessité dans la suite. Le Prince y consentit sans répugnance, après avoir fait promettre à l'Archiduc et à l'Infante, qu'ils ne laisseroient sortir la Princesse de leurs mains, que de son consentement.

Comme la Princesse et Cœuvres n'avoient aucun prétexte raisonnable de s'opposer à cette résolution,

et qu'ils espéroient d'avoir le tems d'exécuter leur dessein avant ce changement de maison, ils firent semblant de ne s'en mettre pas fort en peine. La suite leur fit voir qu'ils n'avoient pas bien compété: il leur fut impossible d'ajuster toutes leurs machines, pendant que la Princesse demeura à l'Hôtel d'Orange. Il fallut donc chercher un expédient pour gagner quatre ou cinq jours de plus. Le Marquis de Spinola faisoit le passionné pour la Princesse, et lui rendoit de fréquentes visites, où il ne manquoit pas de l'entretenir de choses qui font plaisir d'ordinaire aux Dames qui ont du mérite et de la beauté. La Princesse qui avoit ses vues aussi bien que Spinola, répondoit à ses douceurs d'une maniere à lui faire espérer qu'elle n'avoit pas moins de douceur que de beauté; et les apparences étoient si belles, qu'ils croyoient avoir souvent à se féliciter. Dans ces heu-

reuses dispositions la Princesse fit prier le Marquis de lui donner le bal chez lui. Le rusé Génois sentit le coup, et ne fut pas d'avis de donner dans le panneau : il se défendit si honnêtement, que la Princesse n'auroit pu se formaliser de son refus. Ce fâcheux contretemps ne rebuata point Monsieur de Cœuvres, et ne changea rien dans les mesures qu'il avoit prises. Comme la Princesse devoit aller au Palais le dimanche suivant, Cœuvres résolut de l'enlever la nuit du Samedi. Quoique le Prince ne couchât que rarement avec elle, cependant de peur que l'envie ne l'en prît, et que cela ne fit échouer l'entreprise, elle fit semblant d'être malade.

L'Archiduc que Buquoi tenoit averti de tout ce se qui passoit, donna ordre à Spinola de le faire savoir au Prince, auquel on n'en avoit rien dit jusques-là, parce qu'on appréhendoit qu'il n'éclatait

sans

sans nécessité; et comme il étoit temps d'agir publiquement, il fut résolu que l'Archiduc feroit garder l'Hôtel d'Orange par un petit détachement de ses Gardes du Corps. Le Prince de Condé fut si alarmé de tout ce qu'il avoit appris de Spinola, qu'il ne put garder le secret. Il fit ce qu'il falloit pour rendre inutile le dessein de Cœuvres, et fit ensuite mille plaintes inutiles. Comme Monsieur de Cœuvres n'avoit encore rien fait qui pût le convaincre, il désavoua tout, et dépêcha d'abord un courrier au Roi pour avoir de nouveaux ordres sur un changement si peu attendu.

Les Bourgeois de Bruxelles, offensés de cet attentat, prirent les armes pour la défense d'un si illustre Réfugié. Cette démonstration de zèle et de bonne volonté ne fut pas néanmoins capable de le rassurer; car craignant qu'il ne lui arrivât quelque chose de pis, il

sortit des Pays-Bas, et se retira dans le Milanois. Le Comte de Fuentes, ennemi juré du Roi, le reçut à bras ouverts; et pour faire plus de chagrin à Sa Majesté, il fit malicieusement courir le bruit, qu'il avoit mis la tête du Prince à deux cens mille écus, et sous ce prétexte, il lui donna des gardes à pied et à chaval. Les Historiens de France disent que le Comte de Fuentes agissoit moins en cela pour mettre en sûreté la personne du Prince, que pour noircir la réputation du Roi. Il y a apparence que les Espagnols n'en demeurent pas d'accord. On dit aussi que le Comte de Fuentes ne traitoit le Prince avec tant de distinction, que pour empêcher que quelque Envoyé ne le regagnât, ou par des offres avantageuses, ou en lui donnant pour les Espagnols un dégoût qui l'obligeât à se repentir de ce qu'il avoit fait. Ces craintes n'étoient pas tout-à-fait mal fondées, puis-

que malgré toutes ses précautions, le prince, à ce qu'on a dit, commençoit à prêter l'oreille aux propositions que la France lui faisoit faire, et étoit sur le point de se laisser vaincre, lorsque le Roi mourut.

Ce Prince formoit depuis long-tems les vastes desseins dont on a si diversement parlé. L'amour à qui ce Prince avoit fait tant de sacrifices, voulut y faire son parti, et aider à allumer le feu de la guerre, comme il a fait dans presque toutes les plus cruelles qu'on ait jamais vu. Sa Majesté donc voyant que l'artifice ne lui avoit pas réussi pour ravoir en sa puissance la Princesse de Condé, et voulant la retirer à quelque prix que ce fût, se résolut de déclarer la guerre aux Espagnols. Pour la faire avec succès, il commença par se fortifier le plus qu'il pût d'alliances étrangères. Il envoya pour cet effet des Ambassadeurs à Jacques sixième d'Ecosse, et premier d'An-

gleterre, qui, après la mort de la Reine Elisabeth, à laquelle il succéda, avoit réuni les trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, avec ordre d'obliger ce Prince, par toute sorte de moyens à rompre avec les Espagnols. Cette négociation ne fut pas d'un grand fruit; car le Roi d'Angleterre, déjà vieux, ne put jamais se résoudre à s'engager dans une guerre de cette importance. Ce coup manqué, Henri IV. se tourna du côté du Duc de Savoye, des Vénitiens, et des Provinces-Unies: comme toutes ces puissances avoient intérêt d'abaisser la Maison d'Autriche, il n'y eut pas de peine à les faire entrer en ligue avec la France.

Il n'étoit question que de trouver un prétexte pour prendre les armes. La mort du Duc de Cleves fournit bientôt ce prétexte là. La succession de ce Prince étoit fort litigieuse. Il y avoit presque autant de Prétendans que de Princes en Al-

lemagne, et chacun se préparoit à défendre son droit par les armes. Le Roi cependant faisoit défiler des troupes vers les Pays-Bas, et travailloit sans relâche à préparer toutes choses pour se mettre à la tête de son Armée au commencement du Printemps. Les Espagnols qui voyoient venir l'orage, ne faisoient pas le moindre mouvement pour le prévenir; ce qui a fait dire qu'ils avoient des moyens sûrs pour le conjurer. Cependant Conchini, et ceux de sa cabale, ne cessoient d'irriter les jalousies de la Reine, et lui faisoient croire malicieusement, que la passion criminelle que le Roi avoit pour la Princesse de Condé, le porteroit à de fâcheuses extrémités, où elle pourroit bien se trouver enveloppée. Il fit tout ce qu'il put pour détruire ces injustes soupçons, et n'oublia pour cet effet; ni soins ni tendresse. Il lui laissa la Régence; mais comme il y ajouta un Conseil et des

ordres nécessaires, cette limitation ne fut pas du goût de Conchini, qui songeait à étendre son autorité, en augmentant celle de sa Maitresse, qui, pour cet effet, lui mit en tête de se faire sacrer et couronner avant le départ du Roi.

Les troupes étoient déjà en marche, l'Artillerie étoit partie, et l'on avoit fait demander passage sur les Terres de l'Archiduc. La Reine pressoit toujours son Sacre avec une opiniâtréte qui ne faisoit qu'en éloigner le Roi d'avantage. Cependant, comme il ne pouvoit rien refuser à ses importunités, l'orsqu'elles étoient pressantes, il se laissa vaincre, et lui donna la satisfaction qu'elle demandoit. La cérémonie se fit à Saint Denis (*) avec beaucoup de pompe et de magnificence, et trois

(*) Le 12 Mai 1610. Voyez Mecerai Edition de 1685. in folio. Tom. 3. P. 1290, et suivans.

jour après, la Reine fit son entrée à Paris. Pendant tout ce tems là, le Roi paroissoit chagrin et mélancolique, sans pouvoir dire pourquoi, comme s'il eut senti des signes du malheur qui le menaçoit. On l'entendit souvent soupirer, et dire des choses qu'on jugea de mauvais augure. Il dit plus d'une fois au Duc de Sully : « Mon Ami, ce sa-
« cre me sera fatal : ils me tueront.
« Jene sortirai jamais de Paris ; je
« mourrai, ma mort est la seule
« ressource qui reste à mes ennemis.
« On ma dit que je devois être tué
« à la premiere grande solemnité
« que je ferois, et que je mourerois
« en carrosse. C'est ce qui fait que
« quelques fois quand j'y suis, il
« me prend des tressaillemens qui
« me font crier malgré moi. »

Le lendemain de l'entrée de la Reine, le Roi devoit faire le mariage de Mademoiselle de Vendôme, laine de ses filles naturelles, et le jour suivant le festin; puis le

lendemain monter à cheval, et aller joindre son armée. Il y avoit depuis deux ans à Paris un misérable, nommé François Ravaillac, natif d'Angoulême, âgé d'environ trente deux ans, de basse extraction, et de poil roux son pere étoit un homme de pratique Ce famenx scélérat (car on s'immortalise par des crimes du premier ordre comme par des vertus d'éclat) professa d'abord le métier de son pere, et se fit ensuite Moine Feuillant; mais quelque temps après, il jeta son froc, et se remit à solliciter des procès. Il en eut un pour une succession et le perdit, si bien qu'il fut constraint pour subsister de se faire Maître d'école. Il fut emprisonné pour un crime dont il ne fut pourtant pas convaincu. Les visions du cloître, l'obcurité de sa prison, la perte de son procès, et l'extrême indigence où il étoit réduit,acheverent de lui gâter l'esprit, et d'irriter son esprit atrabilaire. Dès sa première jeunesse,

les chaleurs de la ligue, les libelles, les sermons séditieux de ses Prédicateurs, lui avoient inspiré une grande aversion pour le Roi; et il avoit tant oui dire qu'on peut tuer légitimement les Princes qui mettent la Religion Catholique en danger, qu'il ne pouvoit entendre prononcer le seul nom d'Huguenot sans entrer en fureur. Les restes de la sainte Ligue ménagerent si bien cet esprit furieux, qu'ils lui firent entreprendre de tuer le Roi. Ce malheureux en cherchoit tous les jours l'occasion, et il la trouva.

Le jour qui précéda l'entrée de la Reine, le Roi monta en carrosse, vers les quatre heures du soir, à dessein d'aller voir le Duc de Sully, qui se trouvoit indisposé, pour l'entretenir en même tems de certaines affaires qu'il avoit à lui communiquer. Il n'avoit point voulu de gardes, et monta en carrosse avec les Ducs d'Epernon et de Monbason, Lavardin, Roquelaure

et la Force. Ravaillac voulut le tuer en sortant du Louvre; mais il ne put, parce qu'il se trouva du côté du Duc d'Epernon. Il se trouva un embarras de charretes dans la rue de la Ferronnerie, qui fit arrêter le carrosse; et comme les valets de pied avoient passé sous le charnier des Saints-Innocens, l'assassin eut tout le tems qu'il voulut. Il se glissa entre les boutiques et le carrosse, monta sur une des roues, et frappa le Roi de deux coups de couteau: le premier n'étoit pas dangereux, et n'avoit porté qu'entre la seconde et la troisième côte; mais le second fut sans remede, et lui perça le cœur.

Mezeraï remarque deux choses, dont il laisse sagement la liberté de tirer les conséquences qu'on voudra: l'une, « qu'après qu'on se fut saisi de Ravaillac, sept ou huit hommes parurent l'épée à la main, et criant qu'il falloit le

« tuer ; ils disparurent presque aussitôt et se cacherent dans la foule : « l'autre, qu'on ne le mit pas d'abord en prison ; mais qu'on en confia la garde à Montigny, et « qu'on le tint deux jours à l'Hôtel de Retz avec tant de négligence que tout le monde pouvoit « lui parler. Il dit qu'un Religieux « entre autres, qui avoit de grandes obligations au Roi, (je ne « sais si ce ne seroit point un Jésuite, car ils étoient alors fort « Espagnols), l'ayant abordé, et « l'appellant *son ami*, lui dit qu'il « prît garde de ne pas accuser les « gens de bien. »

Ainsi finit Henri le Grand, âgé de cinquante-sept ans, après avoir régné vingt-deux moins trois mois. Il est certain qu'il avoit de grandes qualités ; mais il avoit aussi de grands défauts. Il étoit intrépide dans l'action : mais hors de là, il fuyoit les affaires, et avoit de la peine à quitter ses Maîtres.

ses; libéral de caresses et de bonnes paroles, témoignant de la confiance à ceux dont il espéroit du secours; familier, prompt, actif et vigilant, l'or que l'amour ne s'en mêloit pas; épargnant et ménager jusqu'à l'excès, et donnant de bonne grâce ce qu'il ne pouvoit pas refuser. Ses passions favorites étoient l'amour, le jeu et la chasse. L'amour lui avoit fait faire mille fautes: au jeu, il étoit aisé au gain, timide dans les grands coups, et sensible à la perte. Il parloit bien, avoit l'esprit grand et élevé. Il avoit une fermeté admirable, et les disgraces n'étoient que de nouveaux aiguillons à son courage. Il avoit de la sagesse, pardonnoit aisément, et laissoit revenir les esprits pour donner lieu à la répentance. Il étoit bon dans le fond, et religieux observateur de la foi des traités. Il ne faisoit pas consister la véritable politique dans une profonde dissimulation.

Il avoit assez d'application à ce qu'il faisoit; mais, comme il avoit l'esprit fort vif, il ne pouvoit pas pousser fort loin cette application, et ne suivoit qu'avec une extrême peine un long raisonnement. Aussi étoit-ce pour cela que M. de Rosni, Sur-Intendant de ses Finances, pour le porter au travail sans dégoût et sans contrainte, lui donnoit souvent des états fort abrégés des recettes et des mises, des projets de dépense à faire, etc. On lui a reproché que, pour amasser de l'argent dont il étoit fort avide, il avoit exposé son Royaume à l'avarice des Partisans; que la recherche qu'il avoit faite des pillards, avoit plus servi à les confirmer dans leur brigandage, qu'à les en punir; qu'aimant un peu trop à être flatté, il recevoit plus volontiers les châlatans et les flatteurs, que les bons et fideles conseillers; qu'il donnoit souvent aux importunités, ce qu'il refusoit au mérite; qu'il carressoit

les gens pendant qu'il en avoit besoin; mais que le péril passé, il oublioit incontinent les services qu'on lui avoit rendus; qu'il récompensoit souvent ceux qui lui avoient fait du mal et laissoit en arriere ceux qui s'étoient sacrifiés pour son service; qu'il ne se soucioit pas de réprimer les concussions des gens de Justice, qui faisoient tout impunément, pourvu qu'ils eussent de la complaisance pour ses volontés; et qu'enfin il avoit souffert que les gens de Finance s'alliasseyent avec les officiers de Justice, d'où s'étoit ensuivi une infinité de pillerries et de malversations.

Peut-être pourroit-on le justifier de quelques-uns de ces reproches; mais on ne sauroit excuser la passion qu'il avoit pour le jeu, qui fut de très-pernicieuse conséquence. Encore moins son abandonnement aux femmes, qui fut si public et si général depuis sa jeunesse jusqu'à l'heure de sa mort, qu'on ne peut

pas même lui donner le nom d'amour et de galanterie. Il eut le malheur de passer un partie de sa jeunesse à la Cour du monde la plus vicieuse et la plus corrompue en toutes manieres. Ce fut là qu'il contracta pour le sexe cette violente passion qui ne finit qu'avec sa vie. Mais en récompense, il a fait de grandes et glorieuses actions : il a gagné plus de batailles que tous ses prédécesseurs : sa valeur éprouvée en tant et tant d'occasions, lui a fait mériter le surnom de grand.

Il se maria deux fois, et son second mariage ne fut gueres plus heureux que le premier, à cela près qu'il n'eut point d'enfans de Marguerite de Valois, et qu'il en eut six de marie de Médicis, c'est à dire, trois Princes et trois Princesses. Les Princesses naquirent tous à Fontainebleau. Le premier fut Louis XIII, surnommé *le Juste*, qui lui succéda ; le second eut le titre de *Duc d'Orléans*, mais il

n'eut point de nom, parce qu'il mourut avant que d'être baptisé; le troisième fut nommé Jean-Baptiste Gaston, Duc d'Anjou. L'aînée des filles naquit aussi à Fontainebleau: on lui donna le nom d'Elizabeth. Elle fut mariée à Philippe quatrième Roi d'Espagne. Les Espagnols disoient qu'elle étoit la fille de Henri le grand, parce qu'elle avoit beaucoup de cœur, et une fermeté qui n'étoit pas ordinaire à son sexe. Christine de Bourbon naquit à Paris, et fut mariée à Victor-Amédée duc de Savoie, l'un des plus habiles Princes de son tems. Henriette-Marie de Bourbon vint au monde dans la même Ville, et fut mariée à Charles premier, Roi d'Angleterre. C'étoit une Princesse bigotte, et d'un méchant naturel, qui causa mille désordres en Angleterre, et eut beaucoup de part à la fin tragique du Roi son époux.

Il avoua huit enfans naturels, qu'il eut de quatre de ses Maitres.

ses; mais il en eut d'autres qu'il n'avoua pas. De Gabrielles d'Etréés, Marquise de Monceaux, et Duchesse de Beaufort, naquirent César, Duc de Vendôme, qui épousa la fille du Duc de Mercoeur; Alexandre, Grand-Prieur de France, qui mourut Prisonnier d'Etat; et Henriette, mariée à Charles de Lorraine, Duc d'Elboeuf. De Mademoiselle d'Entragues, Marquise de Verneuil, il eut Henri, qui fut Evêque de Metz, et une fille nommée Gabrielle, qui épousa le Duc de la Valette, depuis Duc d'Epernon. De la Comtesse de Moret, naquit Antoine, Comte de Moret, qui fut tué à la bataille de Castelnaudari: il avoit de l'esprit et du courage, et auroit fait parler de lui, s'il eût vécu plus long-tems. Le Marquis épousa depuis la Comtesse de Moret, d'où est descendu cet autre Marquis de Vardes, qui a eu de si grandes liaisons sous le regne de Louis le Grand avec la Comtesse de Sois-

sons. Il eut deux filles de Charlotte des Essarts, qui fut une simple Demoiselle, à laquelle il donna la Terre de Romorantin : l'une s'appelloit Jeanne, qui fut Abbesse de Fontevrault ; l'autre Marie Henriette, qui le fut de Chelles.

Nous avons encore à dire un mot de Charlotte des Essarts, et c'est par là que nous finirons. Après la mort de Henri IV, elle épousa secrètement Louis, Cardinal de Guise, et frere de Charles, Duc de Lorraine. Ce Cardinal avoit si bien mérité de la Cœur de Rome que le Pape lui permit, nonobstant son mariage de retenir ses bénéfices ; mais comme le Duc son frere s'empara du contrat de mariage et de la dispense, incontinent après la mort de cette éminence, Demoiselle des Essarts n'a jamais été regardée que comme sa concubine. Il naquit trois enfans de ce mariage clandestin : l'ainé est mort Evêque de Condom ; le second fut le Marquis de Romorantin, et une

Elle mariée au Marquis de Rho-dès. Tout cela n'empêcha pas que Mademoiselle des Essarts ne se mariât sous le regne de Louis XIII, avec le Marquis du Hallier, qui fut depuis le Maréchal de l'Hôpi-tal. Son contrat de mariage avec le Cardinal de Guise, et la dispen-se du Pape, passerent par plusieurs mains, et vinrent enfin à Mademoi-selle de Guise. Mademoiselle des Essarts, qu'on appelloit alors Mar-quise de Romorantin, apprenant qu'elle étoit à l'extrémité, lui fit repré-senter par son Confesseur, qu'étant sur le point de comparo-i-tre devant le Tribunal du Souve-rain Juge du monde, pour y ren-dre compte de ses bonnes et mauvai-ses actions, elle ne devoit pas re-tenir les seules pieces qui pouvoient servir à rétablir ses enfans, et à leur assurer la succession de la Maison de Guise. Le Confesseur s'acquitta de sa commission avec éle et avec succès; aussi ces sortes

de remontrances produisent-elles toujours de bons effets dans l'esprit des mourans, lorsqu'ils ont un peu de piété, et qu'ils sont persuadés qu'il y a un Dieu qui punit les injustices. Mademoiselle de Guise se laissa vaincre enfin, et envoya, par un inconnu, à Madame de Romorantin une cassette où étoient les papiers en question. Elle n'eut pas plutôt reçu la cassette, qu'elle alla se jeter aux pieds du Roi, pour lui demander justice et sa protection royale. Ce Prince lui répondit, que c'étoit l'affaire du Parlement, et que c'étoit à lui qu'elle devoit s'adresser; qu'au reste, elle devoit compter sur sa protection, et s'assurer qu'il prendroit toujours le parti de la justice. Madame de Romorantin, suivant les ordres du Roi, fit assigner tous les Princes qui prétendoient à la succession de Mademoiselle de Guise, et commença un procès, qui, selon les apparences, ne finit pas sitôt.

LETTRES DE HENRI IV,
À LA DUCHESSE DE BEAUFORT.

LETTRE PREMIERE.

Mon cher cœur, je n'ai rien appris de nouveau, sinon que hiér je renouai le mariage de mon cousin, et tous les Contrats en furent passés. Je jouai le soir jusqu'à minuit au Réversis. Voilà toutes les nouvelles de Saint-Germain. Mon Menon, j'ai un extrême désir de vous voir, ce ne sera avant que vous soyez relevée, car je ne puis commencer ma Diète que Dimanche, à cause de l'Ambassadeur du Duc de Savoie qui me vient de faire jurer la paix ; ce qui ne peut se faire que Samedi. Mes chers amours

aimez moi toujours, et soyez assurée que vous serez la seule qui posséderez mon amour. Sur cette vérité, je vous baise un million de fois, et le petit homme.

Ce 14 Novembre.

LETTRE II.

MON cher cœur. Vous vous êtes plainte d'avoir été deux jours sans savoir de mes nouvelles. Ce fut quand je couchai dehors, et que j'en fus si malade; encore quand je fus ici, le soir je vous ecrivis un mot. Je ne puis me ravoir de mon humeur mélancolique, et je crois que mardi je prendrai médecine; mais rien ne me servira tant que votre vue. Je vous fusse allé voir demain, n'étoient les extrêmes affaires que j'ai avec mon Conseil sur l'Etat de l'année qui vient. Je re-

mettrai toutes nouvelles à notre première rencontre : seulement je vous dirai que je vous envoie la lettre de Fourci pour les marbres, et que M. de la Riviere sera à vous dès que vous le voudrez. Bonjour, mon cher cœur, je te baise un million de fois.

LETTRE III.

MON cher cœur. Je ne faudraï d'être demain à six heures et demie ou sept, entre vos bras. Ne vous levez pas plutôt ; car quand vous partirez à neuf heures de Coutance, c'est assez tôt. Je serai une heure avec vous, vous cherissant comme il faut. Je sai force nouvelle de Paris. Ce porteur me fait écrire en si grande hâte, pour être avant votre coucher, qu'il ne me donne le loisir de vous faire ce mot. Bonsoir, mon Menon, je vous baise un million de fois.

LETTRÉ IV.

MES chères amours, Votre pere a résolu tout ce que je voulois. Demain au soir mes petits garçons seront bien caressés de moi. Il faut faire semblant que tout est rompu ; mais je plierai plutôt que de rompre. La joye que j'ai ne se peut écrire ; je vous la témoignerai demain. Cette lettre est courte, afin que vous vous rendormiez après l'avoir lue. Je vous donne mille bons soirs, et un million de baisers, et me recommande à Madame de Sourdis. Qn'elle se souvienne de faire coucher la Veuve dans la chambre.

Ce 14 d'Octobre.

LETTRÉ V.

MON chercoeur. J'ai pris le cor

On une heure, avec tout le plaisir du monde. Je ne suis arrivé en ce lieu qu'à quatre heures. Je suis descendu à mon petit logis, où il fait admirablement beau. Mes enfants n'y sont venus trouver, ou pour mieux dire, on les y a apportés. Ma fille amende fort, et se fait belle ; mais mon fils sera plus beau que son ainé. Vous me conjurez, mes chères amours, d'emporter autant d'amour que je vous en laisse. Ha ! que vous m'avez fait de plaisir ! car j'en ai tant eu, que croyant avoir tout emporté, je pensois qu'il ne vous en fut point demeuré. Je m'en vais entretenir Morphée ; mais s'il me représente autre songe que de vous, je fairai à tout jamais sa compagnie. Bonsoir pour moi ; bonjour pour vous, ma chère maîtresse. Je baise un million de fois vos beaux yeux.

LETTRÉ VI.

Mon cher cœur. On vient de me faire prendre médecine, qui m'empêchera de vous faire un long discours. Après dîner, je vous écrirai des nouvelles d'ici : contentez vous de ce mot, que je vous aime plus que ma vie, et baise un million de fois vos beaux yeux.

LETTRÉ VI.

Les belles amours. Deux heures après de ce porteur, vous verrez un cavalier qui vous aime fort, que l'on appelle le Roi de France et de Navarre, titre certainement honorable, mais bien pénible : celui de votre sujet est bien plus délicieux. Tous trois sont bons, à quelque sauce qu'on les puisse mettre,

I

et je ne suis pas d'avis de les ceder à personne. J'ai vu par votre lettre la hâte qu'avez d'aller à Saint-Germain. Je suis fort aise que vous aimiez bien ma sœur: c'est un des plus assurés témoignages que vous me pouvez rendre de votre bonne grace, que je chéris plus que ma vie, encore que je l'aime bien, Bonjour, mon tout; je baise vos beaux yeux un million de fois.

Ce 14 de Septembre, de nos délicieux déserts de Fontainebleau.

LETTRE VIII.

Mon cher cœur. Comme j'ai pensé à vous envoyer Bidet, j'ai trouvé que Loménie et toutes mes hardes étoient parties; de sorte que je n'ai su trouver un morceau de papier. Cela est vrai, mes chères amours, car ce n'est point une excuse. J'ai failli de ne vous laisser

pas un laquais, non faute de m'en souvenir ; mais parce qu'ils étoient tous devant avec nos cheveaux : vous avez supplié à ce défaut en m'obligeant extrêmement. Je vous paye-
rai d'une plus haute récompense, c'est que je menerai à Péquigny une assez bonne bande de violons pour vous réjouir, et votre sujet qui vous chérit extrêmement. Il m'est arrivé quelque chose de plaisant à l'église. Une vieille de quatre-vingts ans m'est venu prendre par la tête et m'a baisé. Je n'en ai pas ri le premier. Demain vous dépoluerez ma bouche. Le laquais que j'ai envoyé à Paris est de retour. Je vous envoie la lettre de Guérin. Ro-
quelaure est borgne, à ce qu'il me mande. Bonjour, mes seules et très-cheres amours : je baise un million de fois vos pieds.

LETTRE IX.

Mes chères amours. Il faut dire vrai, nous nous aimons bien; car pour femme, il n'en est point de pareille à vous; pour homme, nul ne m'égale à savoir bien aimer. Ma passion est toute telle, que quand je commençai à vous aimer, et encore plus violente qu'alors. Bref, je vous chéris, adore, et honore miraculeusement. Pour Dieu que toute cette absence finisse comme elle a commencé. Elle est bien avancée; car dans dix jours j'espere mettre fin à ce mien exil. Préparez vous mon tout, à partir Dimanche pour être lundi à la Fére. Si vous y voulez être, il y aura bien des affaires où je m'y trouverai. Donan est ici: je ne l'ai point vu ni ne le verrai: à moins que ne me le commandiez. Bonsoir, mon cœur, je vous baise un million de fois les mains,

LETTRE X.

Mes chères amours. Ce courrier est arrivé ce soir, je vous l'ai soudain dépêché, parce qu'il m'a dit que vous lui aviez commandé d'être demain de retour auprès de vous, et qu'il vous rapportât de mes nouvelles. Je me porte bien, bien merci : je ne suis malade que d'un violent désir de vous voir. On m'a écrit de Paris, que les Dames disent que j'emploie trois ou quatre heures tous les jours à médire d'elles. Vous pouvez leur témoigner que mes affaires ne me donnent pas une heure de relâche, laquelle j'ai toujours employée auprès de vous, où étant, mes yeux ni ma langue ne pensent pas à elles. Bien ai-je un registre de méchans contes qu'elles font de vous. Vous me ferez plaisir de leur dire que je saurai bien rendre la pareille en

tems et lieu. Notre Fils se porte bien. Demain je pars pour la Fére, je vous en manderai des nouvelles. Je laisse un million de fois vos belles mains. Faites mes recommandations à Madame de Sourdis.

L E T T R E X I.

Mon vrai cœur. La Varenne vient d'arriver, qui m'a apporté de vos lettres, où vous me mandez que vous m'aimez mille fois plus que je ne vous aime. Vous en avez menti, et je vous le soutiendrai avec les armes que vous avez choisies. Soudain que j'ai résolu ce que je deviendrois, je vous ai dépêché ce courrier, pour vous dire que jeudi, pour le plus tard, je partirai de Rennes pour nous acheminer vers la grande Cité, et que je serai lundi 18 à la Fleche. Ajustez votre voyage à vous y trouver ce jour là.

Je suis bien marri que vous ne soyez pas revenue à Rennes ; car aujourd'hui MM. de Laval et de Thouars y sont venus. Demain je les verrai, et je vous en manderai des nouvelles. Envoyez par ce courrier les lettres du gouvernement de notre Fils, afin que je les fasse vérifier par ce Parlement. Mon Menon, je ne vous verrai de dix jours ; c'est pour mourrir. Je ne vous mande pas mon déplaisir, vous seriez trop glorieuse. Jamais je ne vous ai aimé tant que je fais : c'est vous en dire trop. Je vous donne le bonsoir, et des baisers par millions.

LETTRE XII.

Mon bel Ange, Si à toutes les heures il m'étoit permis de vous importuner de la mémoire de votre fidel Sujet, je crois que la fin d'une

lettre seroit le commencement d'une autre; ainsi je vous entretiendrai incessamment, puisque l'absence m'empêche de faire autrement. Mais les affaires, ou pour mieux dire, les importunités sont en plus grand nombre qu'elles n'étoient à Chartres; elles m'arrêtent encore demain, que je devrois partir. Dieu sait les bénédictions que ma sœur leur baile. Souvré nous fait demain festin, où seront toutes les Dames: Je ne suis vêtu que de noir, aussi suis-je veuf de ce qui me peut porter de la joie et de contentement. Il ne se vit oncques une fidélité comme la mienne. Glorifiez vous en, puisque c'est pour vous. Si d'O est où vous êtes, avertissez-le quand mes laquais partent, afin qu'il me mande des nouvelles des ennemis. Dès que j'aurai vu ma sœur, je vous envoierai la Varenne, qui vous apporte le jour assuré de mon retour, que j'avancerai comme la

personne du monde qui a le plus d'amour, et qui est absent de sa divinité. Croyez le ma chere Souveraine, et recevez les baise-mains d'aussi bon cœur que je vous les fis hier.

Ce 24 de Février.

LETTRES DE HENRI IV,
A LA MARQUISE DE VERNEUIL

LETTRE PREMIERE.

J'AI bien connu par votre lettre que vous n'avez pas les yeux bien ouverts, ni les conceptions aussi; car vous avez pris la mienne d'un autre biais que je ne l'entendois. Il faut cesser ces brouqueries, si vous voulez l'entiere possession de mon amour: car, comme Roi et Gascon, je suis mal endurant. Aussi ceux qui ainfent parfaitement comme moi, veulent être flattés, et non rudoyés. Quand Monsieur d'Entragues sera ici, je vous témoignerai si je vous aime; cependant il vous sied mal d'en douter, et cela m'offense. Hier au soir,

votre diamant tomba hors d'œuvre, et fort heureusement je l'ai retrouvé. Dieu sait si j'en fus en peine; car j'eusse mieux aimé perdre le doigt, tenant si cher tout ce qui vient de vous, que rien n'en approche en comparaison. Nau n'est pas encore venu. J'espere vous voir dimanche en public, puisque vous n'avez daigné me voir en particulier. Bonjour, mes chers amours. Je ne suis pas bien satisfait: je ne puis vous le taire. Je baise vos beaux yeux un million de fois.

Ce 7 d'Octobre,

LETTRE II.

MON cher cœur J'étois ce matin pour aller reconnoître les passages que je vous ai mandé, et cela me retarde jusqu'à cette heure le contentement de savoir de vos nouvelles

nouvelles. Ayant trouvé à mon retour votre laquais arrivé, j'ai baisé un million de fois votre lettre, puisque ce ne pouvoit être vous. Ne doutez pas que je ne vous trouve fort à dire. Nous sommes fort bien ensemble; pour moi, je puis être autrement: je vous le montrerai bien par mon prompt retour. En mon voyage nous n'avons pas seulement vu la neige, mais nous en avons été couverts trois heures, d'autant épaisse qu'elle est en France en Janvier; et descendant à la vallée ce n'a été que pluie. Ces Messieurs qui ne voyent que la Guebelette, disent que le chemin que nous avons fait aujourd'hui, est plus haut et plus mauvais. Certes, en toutes les Alpes il n'y en a pas un pire. Je pars demain, et espere vendredi être si près de vous, que je vous sommerai de la promesse que vous me fitez en partant, si j'arrivois sans bagage. C'est trop causer pour être mouillé comme je

K

suis. Bonjour, le cœur à moi; je te baise un million de fois.

Ce 20 d'Octobre.

LETTRE III.

Mon cher cœur. Il n'y a plus que demain entre deux, pour avoir la joie de nous voir. J'ai été extrêmement marié de vous avoir renvoyé Petit sans lettre; mais il ma trouvé à cheval Le Maître de céans nous a fort bien traité. Monsieur de Nemours a rompu son mariage. J'ai peur que j'aurai été Prophète. Demain je saurai plus de nouvelles de Paris: car le Maréchal de Biron sera à l'assemblée d'Iverny. Bonsoir, mon Mignon; je baise un million de fois les petits Garçons.

Ce 24 d'Octobre.

LETTRE IV.

CETTE lettre sera bien plus heureuse que moi; car elle couchera avec vous. Jugez si je lui en porte envie. le sommeil m'a fait arrêter ici, et par conséquent est cause que je vous fais savoir de mes nouvelles. Voyez comme, dormant et veillant, toutes mes actions se rapportent à vous plaire. Je m'en vais à Fontainebleau, d'où à votre réveil vous saurez ce que je résoudrai de faire. Bonsoir, mon tout; je vous baise et vos petits Garçons un million de fois.

Ce 21 d'Octobre.

LETTRE V.

Mon ame. Il me semble qu'il
K 2

y ait déjà mille ans que je ne vous ai vue. J'ai envoyé la Varenne voir le logis de Saint-Pierre, pour savoir s'il sera propre pour vous. Le Conseil ne viendra que mardi. Il n'y a rien de nouveau. Je m'en vais à la chasse pour m'y divertir du déplaisir que me donne votre absence. Je suis au milieu de mes marmots qui m'ont fait faire cette lettre à cent fois. Bonsoir, le Menon à moi; je vous baise un million de fois.

Le 30 d'Octobre.

LETTRÉ VI.

MES chères amours. Votre lettre a fait le même en moi, que la mienne a fait en vous! car j'étois tout estomaqué. Votre pere arriva de bonne heure. Je l'ai fort entretenu et mis sur tout propos. Il m'a remis de tout à la revenue de Nau. J'ai encore dépêché pour le faire venir.

Cependant il dit à tous ceux qu'il pense ses amis, que tout ce que je lui dis, est pour le tromper, et que vous agissez en cela de concert avec moi. Pour moi, je ne m'en offense pas; mais ces discours vous font tort. J'aurai l'honneur de vous voir dimanche; je m'en vais courir le cerf. Monsieur du Maine est arrivé à Paris pour l'accord. Bonjour, mon Menon, je vous baise un million de fois.

A mon retour de la chasse je vous enverrai encore un courrier.

LETTRE VII.

Mes chères amours. Vous aurez vu par ma lettre de hier, que mon déplaisir ne procédoit que de force de vous aimer; mon inclination et toutes mes résolutions m'y portent tellement, qu'il faudroit,

de grands efforts d'ingratitude pour m'ébranler. Bien, dirai-je, comme je ne veux rien faire qui vous déplaît, ni recevoir de vous chose qui puisse m'apporter du mécontentement. Monsieur de la Chastre est parti ce matin bien à regret : il m'a parlé en partant. Je remets à vous le dire. Monsieur de la Riviere part aussi. C'est tout ce que je puis vous dire ce matin, sinon que je vous baise, mon cher cœur un million de fois,

Ce 20 d'Octobre.

LETTRE VIII.

Mes chères amours, La Varenne et les laquais sont arrivés à la même heure. Vous me commandez de surmonter, si je vous aime, doutes les difficultés que l'on pourra apporter à notre contentement,

J'ai assez montré la force de mon amour par les propositions que j'ai faites, pourvu que du côté des vôtres ils n'y apportent plus de difficultés. Ce que j'ai dit devant vous, je n'y manquerai point, mais rien de plus. Le Comte de Lude part demain matin. Il a dès après dîner toutes ses dépêches. Je verrai de bon cœur Monsieur d'Entragues; et ne me verrai gueres en repos que notre affaire ne soit faite ou faillie. Cet homme de Normandie est venu ici, et vient de me dire qu'entre-ci et quinze jour nous devons avoir la plus grande brouillerie du monde, qui sera causée par vos pere, mere ou frere, et sera tramée à Paris; que vous et moi tiendront tout pour rompu, et que demain il me dira le moyen de l'empêcher. Monsieur le Cardinal de Joyeuse entre, qui rompt notre propos. Bonsoir, le cœur à moi; je vous baise un million de fois.

Le 6 d'Octobre,

(Il semble que cette lettre a été écrite dans le temps que Madame de Verneuil faisoit la difficile , pour avoir du Roi une promesse de mariage ; et qu'elle s'excusoit de satisfaire la passion du Roi qu'à ces conditions , parce que ses parens , disoit-elle , le lui défendoient absolument .)

LETTRE IX.

Mes chères amours. Je me suis levé de bon matin et me suis allé promener à la foret à cheval Je vous jure que je me suis trouvé si foible , que je n'ai su endurer l'amble de ma haquenée. De mal , je n'en sens plus , Dieu merci ; mais autrefois j'ai été malade un mois que je ne demeurois pas si foible. Si mon mal eut continué , Je vous eusse envoyé quérir. Je suis si triste de ne vous voir point , que rien ne m'ap-

porte du contentement. Aimez moi bien hardiment; car je vous chéris plus que je ne fis jamais.. Votre Frere le Comte et moi, pourrions bien vous témoigner, que ce matin à cheval nous nous sommes entretenus une heure de vous. Bonjour, le tout à moi; Je vous baise un million de fois.

LETTRE X.

Nous arrivâmes hier, mon Mennon, en ce lieu de Beaufort à nuit fermante; nos bagages ne sont pas encore arrivés: cependant nous partons pour aller à Colcarmel reconnoître le passage. Il nous fallut hier mettre vingt fois pied à terre, et aujourd'hui le chemin est cent fois pire. La France m'est bien obligée; car je travaille bien pour elle. Je remets mille bons contes à vous faire, que j'ai appris

19 L E S A M O U R S

de Messieurs..... et
qui sont venus à Chambéry, et
quand j'aurai l'honneur de vous
voir, qui ne sera je crois que di-
manche. Ce temps me durera plus
qu'à vous. Aimez moi bien, mes
chères amours à moi. Je vous baise
un million de fois. etc.

Ce 11 d'Octobre.

L E T T R E X I.

Mon cher cœur. Je résolus hier
avec Nau, que j'irois coucher ce
soir à Malherbe, où je ferois toutes
nos affaires d'une main. M. d'En-
tragues m'en a parlé ce matin fort
honnêtement; et comme je voulois
monter à cheval, il m'est venu sup-
plier de ne vouloir point aller à
Malherbe, où je ne vous trou-
rois pas, et que je voulusse remet-
tre le tout à Orléans, où je sais

qu'il ne vient pas. Cela me fait toujours croire qu'il ne veut qu'aller longer; et croyez qu'il vous trompe, aussi bien que Nau; mais non moi, qui ai toujours cru ce que je vois. Comme j'ai été à cheval, il a dit tout haut, Monsieur le Grand et Praslin l'ont oui: Par la mort bleu, il sera bien trompé; car il ne trouvera point ma fille à Orléans: ma Femme ira; mais ma fille demeurera avec moi. Toute fois je lui ai dit en partant que j'y serrois ce soir. Je n'y suis allé que ce matin, pour les raisons que je vous dirai. Montrez cette lettre à Nau. Bonjour, le tout à moi; je vous baise un million de fois.

Ce 25 d'Octobre.

LETTER XII.

Mon cher cœur. J'arrivai hier

entre onze et douze, las et avec un extrême mal d'estomach. Ma femme se porte bien et mon fils Dieu merci. Il est crû et rempli de moitié en ces cinq jours, que je ne l'avois point yu. Pour moi j'ai fort bien dormi, et suis exempt de toutes douleurs, fors celle d'être absent de vous, qui bien qu'elle me soit grieve, est modérée par l'espérance de vous revoir bientôt. J'aideja commencé l'affaire de Monsieur de la Chastre; vous en serez contente. Bonjour, mes amours; aimez-moi bien toujours, qui baise un million de fois les mains et la bouche, etc.

Ce 6 d'Octobre.

LETTRE XIII.

Mon cœur Je ne plains point votre mal : si je l'ai fait, je le guérirai

rirai. Je suis arrivé en ce lieu si triste, qu'il ne se peut dire plus; de me voir privé de ce que j'aime tant; mais demain j'aurai l'honneur de vous voir, et je vous baisserai pour deux jours. Je dînerai ici, avant que de partir, et n'arriverai qu'à cinq heures à Orléans, afin de vous donner le loisir d'être chez la Reine quand j'y arriverai. Je m'en vais jouer à la peaume, à mon jeu qui vient d'être achevé. Je baise les mains un million de fois à ma chère Maîtresse, et la supplie de me tenir toujours chérement en sa bonne grâce. Bonsoir, le Menon à moi. Je me recommande aux petits Garçons.

Ce 16 d'Octobre.

LETTRE XIV.

MON cher cœur. Nous arrivâmes hier devant la nuit à souper chez

L

Zamet. Pour votre fils, le retour de M. la Riviere m'en apportera des nouvelles. Je serai bien-aise d'en savoir; mais vous ne me dites rien de Verneuil, je vous le renverrai aujourd'hui. Je le fais chercher par-tout, pour lui commander. Il croit, comme moi, que ce ne sera qu'au mois qui vient. Vous m'entendez. Je ne puis vous mander quand je vous verrai, n'ayant encore vu ni Monsieur le Chancelier, ni Monsieur de Rosni, pour savoir mes affaires: mais bien vous assurai-je que je ferai en un jour ce que les autres feroient en huit, pour m'avancer ce contentement. Bonjour, le cher Menon à moi, que je baise un million de fois. Faites mes recommandations à votre mere.

Ce 29 d'Octobre.

L E T T R E X V.

Mes cheres amours. Je viens de

recevoir celle dont vous m'avez honoré. Sans votre commandement, je n'eusse failli à vous dépêcher quelqu'un. Je suis arrivé sauf et sain, fors le mal d'amour, qui m'est doux à supporter, pour m'être si agréable, que si je faisois élection d'une mort, je choisirois celle là. J'entends comme tirer mon cœur. Il me semble qu'il y a déjà un siecle que je vous ai laissés: pourvoyez aux moyens d'abréger notre exil. J'attends extraordinairement. Monsieur de Guise est arrivé, mais non encore les Damés. Monsieur de Retz n'y est point. Ce soir je vous écrirai ce que la journée m'aura produit de sujet. Bonsoir, mon tout: aimez moi chérément, et croyez ma fidélité inviolable pour vous, que je baise un million de fois.

Ce 4 d'Octobre.

LETTER XVI.

MON cher cœur. J'ai pris aujourd'hui un cerf avec plaisir. J'ai reçu deux lettres de vous par les combattans. S'ils vous avoient donné à entendre la vérité, vous ne m'écririez pas en leur faveur; car il y va trop de mon honneur, et vous m'aimez mieux qu'eux. Ne vous embarquez pas au Jubilé. Je vous verrai demain au soir, s'il plait à Dieu, et vous écris comme à ce que j'aime le plus au monde, je dis mille fois plus que moi-même. Croyez-le, mon cher Menon, que je baise un million de fois.

Ce 16 d'Octobre.

LETTER XVII.

Mon cher cœur. Vous m'aviez tant promis d'être sage, que vous ne devez douter que le style de votre autre lettre ne m'ait offensé. Je vous la porterai, et vous jugerez que je n'en pouvois attribuer la cause au Jubilé. Ça été la crainte que j'ai toujours eu de votre manque d'amour, qui m'a rendu plus facile à supporter vos promptitudes. Je vous l'ai dit souvent, non comme pointilleux, mais comme la craignant plus que la perte de ma vie. Rapportez cela à mon extrême passion, non à avoir envie de vous en manquer; Dieu m'envoye plutôt la mort. Je vous eusse envoyé Monsieur de la Riviere; mais il a fallu qu'il soit demeuré pour pourvoir à mon fils, qui a tari sa nour-

rice. Après dinner il partira, et sera demain à votre lever. Mandez moi quand vous aurez achevé votre Jubilé, et quand vous voudrez me voir : ce que je désire extrêmement pour vous aimer bien. Bonjour, le tout à moi, que je baise un million de fois.

Le 19 d'Octobre.

LETTRE XVIII.

Mon Menon. J'ai vu la lettre de votre Frere. Je crois qu'il a jugé que vous me la montreriez, ou qu'il en a écrit deux ; car au langage que m'a tenu Monsieur de Guise à Nuits, ses propos ne sont point pareils à Paris. Mais que je vous voye, je vous en dirai davantage. Il a l'ame mauvaise, vous l'avouerez enfin. Je vous enverrai demain la petite chienne de Monsieur le Connétable: Mon cœur, je vous

ame si fort, que je ne puis plus vivre absent de vous. Je vous verrai cette semaine, mais je desirerois plus que ce fut en particulier qu'autrement. Donnez moi quelque moyen, afin que je vous baise en effet un million de fois, comme je fais en imagination.

Ce premier d'Octobre.

(Je ne doute point que cette lettre n'ait été écrite au commencement de leurs amours où l'on chicanoit les conditions).

LETTRE XIX

Mes chères amours. J'avois assi-
gné Monsieur d'Entragues à six
heures ; il en est huit, et il n'est
pas encore venu. Je viens de l'en-
voyer querir. Cependant je vais voir
une dépêche de Rome, dont je
vous donnerai avis après dîner. Je

vous envoyez des Ortolans que l'on m'a envoyé de Lyon. Il ne tiendra qu'à votre Pere que je n'en baille demain à votre aîné, qu'il avaleroit plus doucement. Bonjour, le cœur à moi, Devant que je boive ni mange, je résoudrai d'une façon ou d'autre avec Monsieur d'Entragues. Je baise mes petits Garçons un million de fois.

Ce 9 d'Octobre.

LETTRE XX.

MES chères amours. Je ne serai pas à mon aise, que je n'aye su votre arrivée à Verneuil. Je crois que vous vous trouverez bien de ce conseil que je vous donne, de vous hâter d'y aller. Nous sommes arrivés de bonne heure en ce lieu,

où il fait très-beau. Nous irons demain à Paris. J'ai toujours mal à l'estomac. Il n'y a rien de nouveau, ni digne de vous être mandé. Bonsoir, les chères amours à moi; je te baise un million de fois.

Le 27 d'Octobre.

LETTRE XXI.

Mon cher cœur. Ce fut par omission, que je ne vous mandai point que j'avois vu cette belle Fille; aussi pensois-je l'avoir dit à votre Frere de Marcoussis pour vous le dire. J'ai trouvé qu'elle avoit les yeux bien abattus et fort pâles depuis le Carême prenant qu'Amiens fut pris, qui est la seule fois que je l'avois jamais vue. Beringhen vient d'arriver, qui m'a rapporté le diamant fort secrètement mis en œuvre. Demain je fais

mes Pâques ; mais cela n'empêchera pas que je ne vous mande demain matin de mes nouvelles. Je ne me trouve gueres bien. Je crains de tomber malade. Monsieur du Maine vient d'arriver. Je ne l'ai pas encore vu. Bonsoir, le cher Menon à moi ; je te baise un million de fois.

Ce dernier d'Octobre.

LETTRÉ XXII.

Mon tout. Je pensois vous servir ce soir de valet-de-chambre ; mais nous nous sommes embarqués à une partie de paume, où il y a bien de l'argent. Cela ne m'auroit point retenu, si j'eusse pensé que vous eussiez eu besoin de moi. Ce sera donc pour demain matin, que j'espere ouvrir votre rideau, et vous témoigner que je vous aime plus que je ne fis jamais. Sur cette vérité,

je vous baise un million de fois.

Ce 21 d'Octobre.

LETTRE XXIII.

MON cœur. M'en allant vendredi, je vous fais ce mot, pour vous dire que je n'attends rien de l'affaire pour laquelle est allé Nau, que des longueurs et des traverses : et je m'assure que vous reconnoîtrez que le dessein de votre Pere n'est que de faire durer ceci, pour empêcher votre contentement et le mien. Dieu veuille que je me trompe, et vous en fassez connoître la vérité. La Marquise de Bellejoye s'est rendue Religieuse, Voilà tout ce que je sais. La Reine sera mardi à Orléans. Je baise vos belles mains un million de fois.

Ce 14 d'Octobre.

LETTER XXIV.

Mon cher cœur. Je pris hier deux cerfs, avec beaucoup de plaisir : au soir, je vis jouer les Comédiens, où je m'endormis. Il étoit minuit quand ils achèverent. j'étois si las que je n'ai su vous écrire. Je ne me suis levé qu'à onze heures, me portant très-bien, Dieu merci. J'ai fait tout ce que vous desirez : elle s'en ira bientôt. Toutes les Dames sont bien étonnées, et ne savent d'où le malheur vient ; mais elles ne parleront plus à l'oreille : n'en dites rien ; car on leur mande de Paris tout ce que vous dites. Assurez-vous, mon cœur, que je vous aime de tout le mien, et avec plus de passion que je fis jamais. Sur cette vérité je baise un million de fois vos beaux yeux.

Le 7 d'Octobre.

LETTRE

LETTRE XXV.

Mes chères amours. J'aurai le contentement de vous voir demain sans faillir; je le désire plus que vous ne m'aimez. d'aujourd'hui je ne le serai du Conseil, pour avoir la journée de demain et de vendredi libres. Certes les affaires m'accaborent. Je pris hier le cerf, et je fus à la mort. Je remets toutes choses à demain, que je tiendrai mes amours entre mes bras chérement. Faites la malade, et ayez votre manteau blanc, et vous résolvez de payer la bien venue dès l'arriyée. Sur cette vérité, je finirai, en baisant mes petits Garçons un million de fois.

Ce 3 de Novembre.

M

LETTRE XXVI.

Mon Menon. Je viens de prendre médecine, afin d'être plus gaillard pour exécuter toutes vos volontés: c'est mon plus grand soin que de vous plaire, et affermir votre amour, étant le comble de mes félicités. Je saurai aujourd'hui bien amplement des nouvelles de Paris; car Monsieur de Bouillon qui partit hier, m'en doit mander. Il fait beau ici. Mais par-tout, hors d'auprès de vous, il m'ennuye si fort, que je ne puis durer. Trouvez un moyen que je vous voye en particulier, et que devant que les feuilles tombent je vous les fasse voir à l'envers. Bonjour, mon cher cœur, que je baisse un million de fois..

Ce 16 d'Octobre.

LETTRE XXVII.

Mes chères amours. J'espere de vous voir dans quatre jours pour le plus tard. Demain je donnerai audience aux Ambassadeurs, et tiendrai Conseil. Jeudi est la Tous-saints. Vendredi j'irai voir mon fils, et samedi mon Menon, que j'aime plus que tout le monde ensemble. J'ai pris trois cerfs aujourd'hui, de quoi je suis bien mari, car je suis fort las, et c'est ce qui me fait finir, vous baisant un milion de fois.

Ce 30 d'Octobre.

LETTRE XXVIII.

Mon cœur. Je suis extrêmement mari de cè que vous ne pouvez voir Fontainebleau, car vous y eus-

M 2

siez pris plaisir. Je trouve bon que vous vous reposiez aujourd'hui et demain, et qu'après vous veniez à Marcoussis. Mercredi j'espérai d'avoir l'honneur de vous y voir. Mais souvenez vous de vous loger en quelques chambres où nous puissions être ensemble jusqu'à neuf heures. Vous avez raison de conformer vos volontés aux miennes, en ce qui me touche ; car je vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même. Envoyez nous par qui je vous manderai ce que je veux faire pour vous. Je partirai demain pour aller à Villeroy, extrêmement mélancolique de penser que je ne vous verrai de trois jours. Bonjour mon Menon, je te baise un million de fois.

Ce 13 d'Octobre.

LETTRE XXIX.

Mes chères amours. Mais que je sois à Paris, je saurai ce que c'est de cet homme de Périgueux, et votre recommandation ne peut lui apporter que bonne fortune. J'ai reçu trois lettres de vous aujourd'hui, sans celle que j'espére recevoir, avant que dormir, par Nau. Croyez que c'est le seul temps où j'ai reçu contentement; car, hors de votre personne, ou de vos nouvelles, je n'ai non plus de joie, qu'il y a de salut hors de l'Eglise. Soyez Mardi, sans manquer, à Marcoussis. Si vous pensez que votre dîner fût à propos à Villeroi, je vous y ferois bonne chere, et irois avec vous à Marcoussis, et vous prêtant la moitié de mon carrosse, le vôtre seroit déchargé, et en échange, au logis où vous logerez

M 3

vous me prêterez la moitié de votre lit. Bonjour, l'ame à moi; je te baise un million de fois.

Ce 23 d'Octobre.

L E T T R E X X X.

MON Menon. J'avois déjà essuyé mes larmes, lorsque votre lettre est arrivée, ramentenant mes chères amours, a du tout banni de moi le déplaisir qui me venoit de la cause de mes larmes. Il fait très-beau ici, et tous les ouvrages y sont fort avancés. Mercredi je serai à vous, si inconvenient n'arrive : ne doutez point que ce ne soit mon plus agréable séjour. J'avois oublié de vous demander les couleurs dont il vous plait que mes Suisses soient habillés, mandez-le- moi demain, car la venue de M. de Savoye me presse. Je savois déjà la querelle

du petit Saint-Antoine. Attrapez des lettres de M. de Guise, si vous pouvez, Bonsoir, mon cher cœur, je te baise cinqcens mille fois.

Le 28 de Novembre.

LETTRE DERNIERE.

SI mon cœur se gouvernoit suivant les occasions que l'on m'en donne, vous recevriez de moi une aussi froide réponse qu'ont été les deux lettres que j'ai reçues de vous: je ne laisse pas de m'en plaindre; et certes je n'avois pas mérité cela de vous. Pour ce que m'a apporté Nau, il vous en fera la réponse plus pleine d'amour peut-être que je ne dois. Le sommeil me fait remettre le tout sur lui, et finir vous basant un million de fois les mains.

Le 13 d'Octobre.

L'on a ajouté à la suite des Amours d'Henri IV les Lettres qu'il écrivoit à ses Maitresses; elles sont vives et agréables, et portent le caractere de son génie: le Lecteur ne nous saura pas mauvais gré d'avoir encore ajouté quelques traits ou anecdotes de sa vie, qui serviront à le faire mieux connoître.

HENRI IV. avoit un tempérament ardent, qui le livroit aux femmes. Mais son attachment pour ses maîtresses n'a jamais influé sur le sort de ses serviteurs, et ne l'a détourné en aucune occasion de ses principaux devoirs. La Duchesse de Beaufort avoit exigé de Sully des graces qu'il ne pouvoit lui accorder. Elle en porta des plaintes amères au Roi, qui dit à son ministre de l'aller trouver, et de chercher à la satisfaire par de bonnes raisons: *et si cela ne suffit pas, ajoutat-il, je parlerai en maître.* Rosny s'étant rendu chez la Duchesse, voulut commencer par une espece d'éclaircissement; mais elle ne lui donna pas le tems de l'achever. La colere dont elle étoit animée ne lui permettant de mesurer ses termes, elle l'interrompit en lui reprochant, *qu'il séduisoit le Roi, et lui faisoit croire que le noir étoit blanc.* « Oh ! ho !

Madame », lui dit Rosny à l'instant, en l'interrompant à son tour, mais d'un air très-froid, « puisque vous « le prenez sur ce ton je vous baise « les mains, mais je ne laisserai « pas pour cela de faire mon devoir, et sortit sans vouloir en dire ni en entendre davantage. Lorsqu'il rapporta au Roi les paroles de la Duchesse, il le mit de fort mauvaise humeur contre elle. « Allons, dit ce Prince, venez avec moi, et je « vous ferai voir que les femmes ne « me possèdent pas ». Son carrosse tardant trop à venir à son gré, il monta dans celui de Rosny. La Duchesse de Beaufort qui s'étoit attendue, voyant sortir Rosny de chez elle, d'y voir bientôt arriver le Roi, avoit bien étudié son personnage pendant ce tems-là. Lorsqu'on lui annonça ce Prince, elle vint le recevoir jusqu'à la porte de la premiere salle. Henri sans l'embrasser, ni lui faire les caresses ordinaires : « Allons, Madame, lui

« dit-il dans votre chambre, et qu'il
« n'y entre que vous, Rosny et
« moi; car je veux vous parler à
tous deux, et vous faire bien vivre
ensemble ». Il fit fermer la porte,
regarda s'il n'y avoit personne dans
l'antichambre et dans le cabinet ;
puis prenant Sully d'une main, pen-
dant qu'il tenoit sa maîtresse de
l'autre, il dit à celle-ci d'un air qui
dut la surprendre beaucoup : « que
« le véritable motif qui l'avoit déter-
miné à s'attacher à elle, étoit la
« douceur qu'il avoit cru remarquer
« dans son caractere ; qu'il s'apper-
cevoit par la conduite qu'elle tenoit
« depuis quelque tems, que ce qu'il
« avoit cru véritable n'étoit qu'une
« feinte, et quelle l'avoit trompé;
« qu'elle suivoit de mauvais conseils,
« qui lui faisoient faire des fautes
« dont les suites pouvoient devenir
« irréparables »; et finit par lui or-
donner de surmonter son aversion
pour Sully, parce qu'assurément il
ne l'éloigneroit pas pour l'amour

d'elle. La Duchesse se mit à verser des larmes ; elle prit un air caressant et soumis : elle voulut baisser la main de Henri ; elle n'obmit rien enfin de ce qu'elle connoissoit de plus capable pour attendrir le cœur de ce Prince. Lorsqu'elle crut l'avoir touché , elle se plaignit de ce qu'au lieu du retour qu'elle auroit dû attendre d'un Prince auquel elle avoit donné toute sa tendresse , elle voyoit qu'il la sacrifioit aussi cruellement. Elle rappella tout ce que Rosny avoit dit et fait contre ses enfans , puis feignant de succomber à son désespoir , elle se laissa tomber sur un lit , où elle protesta quelle étoit résolue d'attendre la mort après un si sanglant affront. Henri fut sensible à cette scène , mais il se remit si promptement , que sa Maîtresse ne s'en apperçut point. Il continua à lui dire du même ton , « Qu'elle auroit pu s'épargner la Jeune de recourir à tant d'artifice , pour un si léger sujet »

Ce

Ce reproche la piqua sensiblement ; elle redoubla alors ses pleurs, en s'écriant « qu'elle voyoit bien qu'elle étoit abandonnée ; que c'étoit, sans doute, pour augmenter encore sa honte et le triomphe de Rosny, que sa Majesté avoit voulu le rendre témoin des choses les plus dures qu'une femme puisse entendre ». Après ces dernières paroles, elle parut se livrer au plus grand désespoir. « Pardieu, Madame, c'est trop, reprit le Roi, en perdant patience ; je vois bien qu'on vous a dressée à tout ce badinage, pour essayer de me faire renvoyer un serviteur dont je ne puis me passer : je vous déclare que, si j'étois réduit à la nécessité de choisir de perdre l'un ou l'autre, je me passerois mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui.

Après ce discours, le Roi s'étoit avancé brusquement pour sortir de la

N

chambre. La Duchesse de Beaufort qui apprêhendoit que ce ne fut pour n'y plus revenir jamais, changea de batterie. Elle courut au devant de ce Prince pour l'arrêter: elle se jeta à ses genoux; elle le supplia de lui pardonner sa faute, et fit quelques excuses à Rosny sur son emportement. Le Roi s'attendrit: on promit d'oublier tout le passé, et ils se séparerent tous trois fort bons amis. Lorsque le Roi fut sorti de l'appartement de la Duchesse, il prit la main de Rosny, et la serrant avec vivacité: *Hé bien! mon ami*, lui dit ce Monarque, *n'ai-je pas tenu bon?*



Henri IV connoissoit ses désavantages assez bien pour ne pas s'en concevoir. « Les uns écrivit-il à Rosny, me blâment d'autre chose que les bâtimens et les richesses; les autres les

« délices de l'amour. En tous les quels
« discours je ne nierai point qu'il
« n'y ait quelque chose de vrai, mais
« dirais-je que ne passant pas mê-
« sure il me devroit plutôt être dit
« en louange qu'en blâme; et, en
« tout cas, devroit-on excuser la
« licence de tels divertissemens,
« qui n'apportent nul dommage et
« incommodité à mes peuples, par
« forme de compensation de ,tant
« d'amertumes que j'ai goûtées et
« de tant d'anciens déplaisirs, fati-
« gues, périls, dangers, par les
« quels j'ai passé depuis mon en-
« fance jusqu'à cinquante ans. L'E-
« criture n'ordonne pas absolument
« de n'avoir de péchés ni de dé-
« fauts, d'autant que telles infir-
« mités sont attachées à l'impétuo-
« sité et promptitude de la na-
« ture humaine, mais bien de
« n'en être pas dominé ni *es laisser
« regner sur nos volontés, qui est
« ce à quoi je me suis étudié, ne-
« pouvant mieux faire. Vous savez

« beaucoup de choses qui se sont
 « passées touchant mes maîtresses,
 « (qui ont été les passions que tout
 « le monde a cru les plus puissan-
 « tes sur moi) si je n'ai souvent
 « maintenu vos opinions contre
 « leurs fantaisies, jusqu'à leur avoir
 « dit, lorsqu'elles faisoient les aca-
 « riâtres : que j'aimerois mieux
 « avoir perdu dix maîtresses comme
 « elles, qu'un serviteur comme
 « vous, qui m'étiez nécessaire pour
 « les choses honorables et utiles.



Henri IV étoit d'un caractere
 bouillant et aisé à s'enflammer ; mais
 ce Prince, par de continues ré-
 flexions sur les effets de la colere,
 par l'usage d'une longue adversité,
 par la nécessité de se faire des par-
 tisans, enfin par la trempe d'un
 cœur tourné vers la tendresse, ayant
 converti ses premiers transports
 bouillants en de simples mouve-
 ments.

mens qui les marquoient sur son visage, et dans ses gestes et plus rarement dans ses paroles. Un jour que Crillon vint dans le cabinet de Henri, pour s'excuser sur quelques reproches qu'on lui faisoit, il passa des excuses aux contestations, et des contestations aux emportemens et aux blasphèmes. Le Roi irrité de ce qu'il continuoit si long-tems sur le même ton, lui commanda de sortir : mais comme Crillon revenoit à tout moment de la porte, et qu'on s'apperçut que le Roi pâlissoit de colere et d'impatience, on eut peur que ce Prince ne se saisit de l'épée de quelqu'un, et qu'il n'en frappât un homme aussi insolent. Enfin s'étant remis, après que Crillon fut sorti, et se tournant du côté des Seigneurs qui l'accompagnoient, et qui, avec de Thou, avoient admiré sa patience, après un emportement si criminel, il leur dit : « La nature m'a formé coiere; mais depuis que je me connois, je me suis toujours

« tenu en garde contre une passion
« où il est dangereux d'écouter; je
« sais par expérience que c'est une
« mauvaise conseillère, et je suis
« bien aise d'avoir de si bons té-
« moins de ma modération ».

Quelques jours après, Crillon re-
connut l'excès de son emportement
et qu'il avoit manqué à son Maître;
il en fut vivement affligé, et n'eut
rien de plus pressé que de lui mar-
quer son repentir. Il va chez le Roi,
la douleur peinte sur le visage, et
se jette à ses pieds. Ce Prince plein
de bonté le releve et l'embrasse;
« Je vous aime, lui dit-il; vous le
savez bien; n'ai-je pas toujours ren-
du justice à votre fidélité et à votre
attachement pour moi? Votre bouil-
lante ardeur, si estimable dans les
combats, devient criminelle quand
vous vous y livrez en parlant de-
vant un Maître qui connoit tout ce
que vous avez fait pour lui. Limitez
moi, Crillon, apprenez à vous mo-
dérer ».

Ce bon Prince, aimoit la plaisanterie, et la permettoit volontiers aux compagnons de ses Victoires. Se promenant un jour aux environs de Paris, il s'arrêta, et se mettant la tête entre les jambes, il dit en regardant cette Ville : *Ah ! Que de nids de cocus !* Un seigneur qui étoit près de lui, fit la même chose, et se mit à crier : *Sire, je vois le Louvre.*

M. de Noailles avoit écrit sur le lit de Marguerite de Bourbon, Comtesse de Cleves :

Nul heur, nul bien ne me contente,

Absent de ma Divinité.

Le Roi ajouta de sa main :

Nappelez pas ainsi ma tante,

Elle aime trop l'humanité.

Voici un autre impromptu que
le Prince fit un soir à table chez

la Duchesse de Sully. Cette femme étoit d'une hauteur ridicule, et il y a toute apparence que Henri l'auroit volontiers apprivoisée. Il lui dit donc en lui présentant une rasade :

Je bois *à toi*, Sully,
Mais j'ai failli;
Je devois dire *à vous*, adorable
Duchesse :
Pour boire à vos appas,
Faut mettre chapeau bas.

On verra encore avec plaisir le sonnet et les vers suivans. Ils sont adressés à Madame de Montaigu. On y a suivi l'orthographe de ce Prince

Nous ne sommes pas nés pour avoir cette vie,
Seulement en soulas, en joie et en plaisirs,

Et pour ne nous voir rien contre
notre désir;

Vous le savez assez, sans que je
vous le die;

Une joie quelques fois de tristesse
est suivie,

Qui offusque le bien par un grand
déplaisir.

Ne laissez pour cela à l'ennui vous
saisir :

Vos ennemis auroient en effet leur
envie;

Mais Dieu, qui voit nos cœurs,
pour vous a combattu.

Il ne permet enfin que l'on fasse
aucun tort

A qui a, comme vous, dans le cœur
la vertu.

En lui devez avoir votre plus grand
confort.

Mais si vous desirez que je vous
favorise,

N'épargnez point Henri, car il aime
trop Lise.

Je ne sais par où commencer
A louer votre grande beauté;
Car il n'est rien, ni n'a été,
Que vous ne puissiez effacer.

Je ne vois rien de plus aimable,
Ni qui les cœurs puissent enflammer,
Tant que ces beaux yeux désirables,
A moi qui meurs pour tant aimer.
Quelque chose que Dieu ait faite,
Il n'a jamais rien fait de tel
Que vous, qui êtes si parfaite,
Au jugement de tout mortel.

Henri IV sortant de la Messe
des Feuillans rencontra Bassompierre
et M. de Guise, qu'il prit à

ses côtés, quittant Mademoiselle de Villeroi avec qui il étoit. Ce Prince leur dit : « Je viens des Feuillans, et j'y ai vu la pierre que Bassompierre a fait mettre au dessus de la porte, avec cette inscription : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quae retribuit mihi?* J'ai ajouté pour lui : « *Calicem salutaris accipiam* ». M. de Guise ne put s'empêcher de rire, et dit au Roi : « Vous êtes à mon gré un des hommes les plus agréable du monde, et notre destin pertoit que nous fussions l'un à l'autre. Si vous n'eussiez été qu'un homme d'une condition médiocre, j'aurois voulu vous avoir à mon service, à quelque prix que c'eût été; mais puisque Dieu vous a fait naître un Grand Roi, il ne ne pouvoit pas être autrement que je ne fusse à vous. « Henri IV l'embrassa, et lui répondit : « qua, vous ne me connaissez pas encore vous autres; mais je mour- »

« rai un de ces jours, et quand
« vous m'aurez perdu, vous con-
« noîtrez ce que je valois et la dif-
« férence qu'il y avoit de moi aux
« autres hommes ». Bassompierre
« lui dit alors : Mon Dieu ! Sire, ne
« cessez-vous jamais de nous affi-
« ger en nous disant que vous
« mourrez bientôt ? Il n'y a point
« de félicité au monde pareille à
« la vôtre ; vous n'êtes qu'à la fleur
« de votre âge, en parfaite santé,
« et force de corps, plein d'hon-
« neur, jouissant en toute tran-
« quilité du plus florissant Royau-
« me du monde, aimé et adoré de
« vos Sujets, plein de bien et d'ar-
« gent, belles Maisons, belle Fem-
« me, beaux enfans qui deviennent
« grands; que vous faut-il de plus.
« Le Roi se mit alors à soupirer,
« et lui répondit : Mon ami, il faut
« quitter tout cela. Et il ajouta ces
« vers d'Horace : *Linquenda tellus,
et domus, et placens uxor, etc.*

La première année du mariage

de Henri IV, la Reine sa femme fit un ballet composé de quinze femmes, des plus belles et des plus qualifiées de sa Cour, qu'elle choisit pour y danser. Le Nonce du Pape s'y trouva. Le Roi lui dit : *Monsieur le Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel escadron, ni de plus périlleux que celui là.*



Henri IV rencontra un jour dans les appartemens du Louvre un homme qui lui étoit inconnu, et dont l'extérieur n'annoncoit rien de fort distingué, il lui demanda à qui il appartenoit ? le croyant de la suite de quelque Seigneur. « J'appartiens à moi-même », lui dit ce personnage d'un ton fier et peu respectueux. *Mon ami*, reprit le Roi en lui tournant le dos, *vous avez un *sot maître*.*

Henri IV passoit auprès des Tuilleries, suivi de toute sa Cour, il rencontra une femme qui condui-

Q

soit une vache devant elle. *Combien votre vache, ma comere?* lui demanda le Roi d'un ton sérieux. Elle lui indiqua un prix. *Ah! vous me surjouitez*, lui dit il, *elle ne vaut pas cela.* « C'est, dit la femme, que vous ne vous y connoissez pas, mon bon Monsieur; vous n'êtes pas Marchand de vaches ». *Vous vous trompez, ma bonne*, reprit le Roi, *ne voyez vous pas tous ces veaux qui me suivent.*

Son Jardinier de Fontainebleau se plaignoit un jour à lui en présence du Duc d'Epernon, qui étoit Gascon, qu'il ne peuoit rien faire venir dans ce terrain là. *Mon ami*, lui dit Henri en regardant le Duc, *sez-y des Gascons car ils prennent partout.*



Henri IV passant par une petite Ville, il vint plusieurs Députés devant de lui pour le haranguer; un d'entr'eux ayant commencé so-

discours, il fut interrompu par une dame qui se mit à braire : « Messieurs, dit le Roi, parlez chacun à votre tour, s'il vous plaît, je n'entends pas. »

Les Députés de Provence étant venus à Lyon pour comblumer ce Prince, celui qui portoit la parole démeura court. Le Roi se tourna vers les autres, et leur dit : « Je vous entends, vous voulez me dire que la Provence est à moi et non au Duc de Savoie. »

Il arriva pareillement à un Président du Parlement de Rouen, qui s'étoit présenté pour haranguer Henri IV, de rester court. Le Roi sourit, et dit à ceux qui l'accompagnoient *Il n'y a rien d'extraordinaire; les Normands sont sujets à manquer de parole.* Cette anecdote fait le fond de l'Epigramme qui suit.

Un Normand député pour haranguer le Roi :

Sire, dit-il tout court, sans pouvoir passer outre,
Se frottant à la nuque, et regardant la poutre,

À faute de mémoire, il tombe en désarroi.

Ses amis l'excusant disoient : il s'est mépris.

Mais le peuple criant : à l'école, à l'école ;

Tout beau, leur dit le Roi, je n'en suis pas surpris,

Les Normands sont sujets à manquer de parole.



Il arrivoit souvent à Henri IV de s'écarter lorsqu'il étoit à la chasse, et de se mêler ensuite familièrement avec ceux qu'il rencontroit, afin d'apprendre ce que l'on disoit de lui. Cette popularité lui attiroit quel-

quefois des aventure\$ pla\$antes
dont il se tiroit toujours en homm\$
d'esprit Un jour s'etant égaré , il
pique vers le premier village, entre
dans la meilleure auberge , et se met
à table d'hôte avec des Marchands ,
sans être connu. Après avoir diné .
il fit tomber la conversation sur les
affaires d'Etat , sur les nouvelles
de la Cour et du Roi : chacun dit
son sentiment , on parle de sa con-
version. Un Marchand de Bestiaux ,
qui étoit au rès de lui , dit : *Ne*
parlez-point de cela , la cause sent
toujours le hareng. Un moment
après , le Roi se leve , paye l'écot ,
et se met à la fenêtre. Aussi-tôt il
voit quelques Seigneurs qui venoient
chercher à dîner dans ce village ,
il les appelle et les fait monter.
Ceux qui avoient diné avec le Roi
se reconnourent aux respects que
ces Seigneurs lui renvoient : ils
parurent fort interdits , et eussent
bien voulu retenir ce qu'ils avoient
dit. **Le Roi , sans leur témoigner du**

mécontentement des propos qu'ils avoient tenu, frappant avant de sortir sur l'épaule du Marchand, lui dit seulement : « Bonhomme, « la caque sent toujours le hareng « à votre endroit et non pas au « mier, car vous avez encore du « mauvais levain de la ligue. »



Ce bon Roi, passoit un jour au bac de Neuilly, dans lequel il y avoit quantité de Paysans, il se fourra tout aussi-tôt parmi eux, et demandoit à l'un une chose, à l'autre une autre. Il en vit un qui avoit les cheveux blancs et la barbe noire, il lui demanda la raison de cette différence. Ce Paysan malois faisoit l'ignorant; mais Sa Majesté le pressant de répondre, il lui dit : *Sire, c'est que mes cheveux sont de vingt ans plus vieux que ma barbe.* A cette reponse, le Roi se mit à rire, et la trouva si heureuse, qu'il la raconta depuis plusieurs fois.

Chassant une autre fois vers Grosbois, il se deroba à sa compagnie, comme il faisait souvent, et vint seul à Creteil: y étant arrivé sur l'heure du diner, affamé comme un Chasseur, il entra dans une hôtellerie, où ayant trouvé l'hôtesse, lui demanda s'il n'y avoit rien pour diner. Elle répondit que non, qu'il étoit venu trop tard. Mais à l'instant ayant avisé une brochée de rôt, il demanda pour qui donc étoit ce rot-là. L'hôtesse lui dit que c'étoit pour des Messieurs qui étoit en haut, qu'elle pensoit que ce fut des Procureurs. Le Roi qu'elle ne prenoit que pour un simple Patticulier, parce qu'il étoit seul, la pria de leur aller dire qu'il y avoit un honnête Gentilhomme qui venoit d'arriver, qui étoit las et qui avoit faim, qu'il les prioit de lui donner un morceau de leur rot pour de l'argent, ou qu'ils l'accommoressent d'un bout de leurs plu-

qu'ils refuserent tout à plat, disant que pour le regard de leur rôt, il n'y en avoit pas trop pour eux ; et quand à dîner avec eux, ils avoient des affaires ensemble, et étoient bien aises d'être seuls. Henri, ayant entendu cette réponse, demanda à l'hôtesse quelque garçon pour lui envoyer querir de la compagnie. Lui ayant donné une pièce d'argent, il l'envoya au sieur de Vitry, qu'il lui désigna par un autre nom, et par une grande casaque rouge qu'il portoit, et qu'étant là, il lui dit qu'il vint trouver incontinent le Maître du grand Cornet. Ce que le garçon ayant fait, et le sieur de Vitry ayant connu par son langage que c'étoit le Roi, il vint incontinent, accompagné de huit ou dix autres trouver Sa Majesté. Elle conta audit Vitry sa déconvenue et la vilenie de ces Procureurs ; le chargea par même moyen de s'aller saisir d'eux, de les mener à Grosbois, et qu'étant là il ne faillit de

les faire très-bien fouetter et étriller pour leur apprendre à être une autre fois plus courtois à l'égards des Gentilshommes. Ce que ledit sieur de Vitry fit fort bien et promptement exécuter, nonobstant toutes les raisons, supplications, remontrances et contredits de Messieurs les Procureurs.



Ce même Prince, à qui il arrivoit de se promener seul dans la forêt de Villers-Cotetetz sur-tout dans cette partie qui n'est pas éloignée des jardins du Château, rencontra un jour le Députés des Habitans de Puyseux chargé d'un sac d'avoine dont le poids l'incommodeoit beaucoup. Ce Prince lui demanda ce qu'il portoit et où il alloit. Le Pâtre lui explique tout, et ajouta que si le Roi au long nez faisoit bien, (il désignoit par cette expression Henri IV, dont l'épouse étoit alors Marguerite, Duchesse-

ce de Valois,) il lui éviteroit la
peine de porter à dos tous les ans
cette avoine avec tant de fatigue.
Le manant, qui ne connoissoit
point le Roi, passa outre, et Henri
IV continua de se promener. Le
lendemain de cette rencontre, le
Roi envoya chercher cet homme,
qui surpris de se voir ainsi mandé
ne reconnut, pas sans frémir, le
Roi lui-même dans la personne à
qui il avoit parlé si cavalièrement
la veille. Henri IV le rassura, et
lui dit qu'il le mandoit pour l'aver-
tir que désormais il enverroit cher-
cher à Puiseux l'avoine de Redeu-
vance, pour lui éviter la peine de
la porter à dos. Ce que le Monar-
que promit fut exécuté, et encore
aujourd'hui la Communauté de ces
mêmes Habitans est exempte de
l'obligation de porter l'avoine aux
greniers publics du Duché de Val-
ois.

Lorsque Henri IV n'étoit encore que Roi de Navarre et Duc d'Albret, il faisoit sa résidence à Nérac, petite ville de Gascogne. Il vivoit en simple Gentilhomme, et chassoit souvent dans les landes, pays abondant en toutes sortes de gibiers. Au milieu de sa chasse, il alloit souvent se délasser et prendre quelque nourriture chez un *Berret*. (C'est ainsi qu'on appelle les Taysans de Périgord, du nom d'un bonnet de laine d'une façon particulière, qu'ils portent ordinairement:) D'aussi loin que le nouveau Philémon et sa femme voyoient arriver le Prince, ils courroient au-devant de lui, et prenant chacun une de ses mains, ils répétoient dans leur patois, avec une satisfaction peinte sur leur visage: Eh, bon jour, mon Henri, bon jour, mon Henri, Ils le mefnoient en triomphe dans leur cabane, et le faisoient asseoir sur une escabelle. Le Berret alloit tirer de son meilleur vin; la femme prenoit

dans son bahut du pain et du fromage. Henri, plus satisfait du bon cœur et de la simplicité de ses hôtes qu'il ne l'ent été de la chair la plus délicate, mangeoit avec appétit, et s'entrateroit familièrement avec eux des choses qui étoient à leur portée. Son repas fini, il prenoit congé de ces bonnes gens, leur promettant de revenir toutes les fois que la chasse le conduiroit de leur côté: ce qui arrivoit fréquemment. Lorsque ce Prince fut devenu paisible possesseur du Thrône de France, le Berret et sa femme apprirent cet événement avec une joie qu'il seroit difficile d'exprimer. Ils se rappellerent qu'ils mangeoit avec plaisir de leurs fromages, et comme c'étoit le seul présent qu'ils fussent en état de lui offrir, ils en mirent deux douzaines des meilleurs dans un pannier. Le Berret se chargea de les porter lui-même; embrassa sa femme, et partit. Au bout de trois semaines il arriva à Paris, courut au

Louvre

Louvre, dit à la Sentinelle dans son langage : *Je veux voir notre Henri, notre femme lui envoie des fromages de vache.* La sentinelle surprise de l'habillement extraordinaire, et plus encore du jargon de cet homme qu'il n'entendoit pas, le prit pour un fou, et le repoussa en lui donnant quelques bourrades. Le Berret fort triste, et se repentant déjà de son voyage, descend dans la cour, et se demanda à lui-même ce qui peut lui avoir attiré une si mauvaise réception, à lui qui voulloit faire un présent au Roi. Après en avoir longtemps cherché la raison, il se met dans l'esprit que c'est parce qu'il a dit *des fromages de vache*; il se promet bien de se corriger. Pendant que notre homme est plongé dans ces belles réflexions, Henri IV, regardant par hasard à travers la fenêtre, voit un Berret qui se promene dans la cour. Cet habillement, qui lui étoit connu, le frappe, et cédant à sa curiosité

il ordonne que l'on fasse monter
ce laysan. Celui-ci se jette aussi-
tôt à ses pieds, emrasse ses gen-
noux, et lui dit affectueusement:
Eonjour, mon Henri, notre femme vous envoje des fromages de bœuf. Le Roi, presque honteux
qu'un homme de son pays se trom-
pât si grossièrement devant toute
sa Cour, se pencha avec bonté, et
lui dit tout bas: *Dis donc des fro-
mages de vache.* Le laysan, qui
pensoit toujours au bâtement qu'on
venoit de lui faire répondit en son
patois: « Je ne vous conseille pas,
« mon Henri, de dire des fromages
« de vache; car, pour m'être servi
« à la porte de votre chambre de
« cette façon de parler, un grand
« drôle habillé de bleu, m'a don-
« né vingt bourrades de fusil, et
« il pourroit bien vous en arriver
« autant. » Le Roi rit beaucoup de
la simplicité du bon-homme, ac-
cepta ses fromages, le combla
d'amitié fit sa fortune et celle de
toute sa famille.

Un autre Paysan vint à Paris pour voir le Roi, qui l'avoit autrefois traité avec tant de bonnes. Il se rendit au Louvre le Prince, environné de sa Cour, reconnut bien cet homme qui lui avoit donné cent fois de ses fruits; mais il feignit de ne pas appercevoir les mines que ce Paysan faisoit pour se faire reconnoître. Enfin il se retire dans un cabinet, fait venir son bon bâton, l'embrasse et lui demande, s'il est bien aise de le voir tranquille possesseur de ses Etats. « Tranchement, oui, répond le Paysan; mais tout ce qui me fâche, c'est que vous êtes devenu un peu fier. »



Quelques jours avant la bataille d'Ivry, Henri IV arriva un soir *inconnu* à Alençon avec peu de suite, et descendit chez un Officier qui lui étoit fort attaché. Cet Officier étoit absent, et sa femme, qui ne connoissoit pas le Roi, le reçut com-

me un des principaux Chefs de l'armée , c'est-à-dire de son mieux , et avec d'autant plus d'empressement qu'il se disoit l'ami de son mari. Cependant vers le soir ce Prince croyant appercevoir quelque marque d'inquiétude sur le visage de son Hôtesse : « Qu'est-ce donc , » lui dit-il , Madame ? vous causez-je ici quelque embarras ? A mesure que la nuit vient , je vous trouve moins gaye. Parlez moi librement , et soyez sûre que mon intention n'est pas de vous gêner en rien. Monsieur , lui répondit la Dame , je vous avouerai franchement l'espèce d'embarras où je me trouve. C'est aujourd'hui Jeudi ; pour peu que vous connoissiez la Province , vous ne serez pas étonné de la peine où je suis pour pouvoir , aussi-bien que je voudrois , vous donner à souper. J'ai vainement fait parcourir la Ville entière , il ne s'y trouve exactement rien , et vous m'

« voyez désespérée. Un de mes voisins seulement dit avoir à son croc une Dinde grasse, et qu'il me cédera volontiers, pourvu qu'il vienne en manger sa part. Cette condition me paroît d'autant plus dure, que cet homme n'est en effet qu'une espece d'artisan renfermé que je n'oserois admettre à votre table, et qui pourtant tient si fort à sa Dinde, que quelques offres que je lui fasse, il prétend ne la lacher qu'à ce prix. Tel est, au vrai, le sujet de mon inquiétude. » *Cet homme* dit le Roi, est-il un bon compagnon? --- « Oui, Monsieur, c'est le plaisant du quartier; honnête homme d'ailleurs, bon François, très zélé Royaliste, et assez bien dans ses affaires. --- Oh! Madame, qu'il vienne: je me sens beaucoup d'apéritif; et dût-il nous ennuyer un peu, il vaut mieux souper avec lui que de ne point souper du tout. » *Le Bourgeois ave*. ti, arriva

endimanché, avec sa Dinde; et, tandis qu'elle rôtissoit, tint les propos les plus naïfs et les plus gais, raconta les histoires scandaleuses de la Ville, assaisonna ses récits de saillies aussi vives que plaisantes, amusa enfin le Roi de façon que ce Monarque, quoique mourant de faim, attendit le souper sans impatience. La gaieté de cet homme, quoiqu'il ne perdit pas un coup de dent, se soutint, augmenta même tant que dura le repas. Le bon Roi rrioit de tout son cœur; et plus il s'épanouissoit, plus le joyeux convive étoit à son aise et redouloit de bonne humeur. Au moment où Sa Majesté quitta la table, l'honnête Bourgeois tombant tout à coup à ses pieds: « Sire, s'écria-t-il, par don! ce jour est certainement pour moi le plus beau de ma vie, j'ai vu passer Votre Majesté lorsqu'elle est arrivée ici: j'étois assez heureux pour la connoître; je n'en ai rien dit, pas même à Ma-

« dame , l'orsque i'ai vu qu'elle ne
« connoissoit point notre Grand
« Roi. , . . . Pardon , Sire ! pardon !
« Je prétendois vous amuser quel-
« ques instans ; j'aurois sans doute
« été moins bon , et Votre Majesté
« n'eut pas joui de la surprise de ma
voisine ». La Dame en ce moment
étoit également aux pieds du Roi,
qui les fit relever avec cette bonté,
qui fut toujours la base de son ca-
ractere. « Non , Sire ! s'écria le
Bourgeois , obstinant à rester à ge-
noux ; non , Sire ! je resterai com-
me je suis jusqu'à ce que Votre
Majesté ait daigné m'entendre en-
core un instant *Eh bien ! parle
donc ?* lui dit le Monarque vive-
ment enchanté de cette scène ; Sire ,
lui dit cet homme d'un air et d'un
ton également grave , « la gloire
de mon Roi m'est chere , et je ne
puis penser qu'avec douleur com-
bien elle seroit ternie d'avoir souf-
fert à sa table un faquin tel que
moi. . . . et je ne vois qu'un seul

moyen de prévenir un tel malheur. *Quel est-il?* repliqua Henri, c'est ~~re~~prit le Bourgeois, de m'accorder des Lettres de Noblessse. --- *A toi?* Pour moi non, Sire? Quoique jadis artisan, je suis François; j'ai un cœur comme un autre; je m'en crois digne du moins par mes sentiments pour mon Roi *Fort bien mon ami! mais quelles a mes prendrois-tu?* --- Ma Dinde: elle m'a fait aujourd'hui trop d'honneur pour cela » *Eh bien, soit!* s'écria le Monarque, en éclatant de rire: *Ventre Saint-Gris, tu seras Gentilhomme, et tu porteras ta Dinde en pal.* Depuis cette époque, soit que ce particulier fût déjà assez riche, soit que par la suite il le fût devenu, il acheta dans les environs d'Alençon, une Terre qui a été érigée en Châtellenie, sous son nom, qu'il ne voulut jamais changer. Ses descendants la possèdent encore actuellement, et portent en effet, pour armes *une Dinde en pal.*

Au mois de Décembre 1699, Henri IV dans une partie de chasse, suivit le cerf avec tant d'ardeur qu'il s'égara, et n'arriva à Meudon que fort tard. Il euvoya sa suite dans les auberges, et descendit chez un Bourgeois de Paris qui avoit une maison à Meudon. Il trouva le Maître soupant avec sa famille. Il leur défendit de rien ajouter à leur repas, se mit à table, sans permettre qu'on changeât de place, ni que le Maître quittât la sienne, but et mangea avec beaucoup d'appétit, et alla se coucher : il ne s'éveilla le lendemain que fort tard, et dit aux Seigneurs de sa suite, *qu'il n'avoit jamais si bien reposé, ni dormi si tranquillement.*



Henri IV, après s'être entretenu avec un Vigneron du Blaisois, sans en être connu, finit son entretien par demander à ce Vigneron combien il gagnoit par jour. --- « Qua-

gante sols. « --- Que fais-tu de cette argent? --- » Quatre parts. « --- Et comment les disperse-tu, ces quatre parts? --- » De la premiere je me nourris; avec la seconde je paye mes dettes; je place la troisieme, et la quatrieme, je la jette dans l'eau. « --- Ceci est un enigma pour moi. --- » Je vais vous l'expliquer. « Vous entendez que je commence à me nourrir du quart de mon gain. Un autre quart sert à nourrir mon pere et ma mere qui m'ont nourri. Le troisieme quart est employé à éléver mes enfans qui me nourriront un jour. La dernière part est pour mon Roi, qui n'en touche rien ou presque rien: partant perdue pour lui et pour moi. »



Peu de temps après la paix de Versailles, ce Prince revenant de la chasse, vêtu simplement, et n'ayant avec lui que deux ou trois Gentils-hommes, passa la riviere au quai

Malaquais, à l'endroit où on la passe encore aujourd'hui. Voyant que le Batelier ne le connoissoit pas, il lui demanda ce que l'on disoit de la paix. » Ma foi, je ne sais pas ce que c'est que cette belle paix, répondit le Batelier; il y a des impôts sur tout, et jusque sur ce misérable bateau avec lequel j'ai bien de la peine à vivre. » *Et le Roi,* continua Henri, *ne compte-il pas mettre ordre à ces impôts-là.* » Le Roi est un assez bon homme, répliqua Rustie; mais il a une Maitresse à qui il faut tant de belles robes et tant d'affliques, et c'est nous qui payons tout cela! Passe encore si elle n'étoit qu'à lui; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres. » Henri IV, que cette conversation avoit beaucoup amusé, evoya chercher le lendemain le Batelier, et lui fit répéter devant la Duchesse de Beaufort tout ce qu'il avoit dit la veille. La Duchesse fort irritée, vouloit le faire pendre.

dre: » Vous êtes folle lui dit le Roi; c'est un pauvre diable que la misère rend de mauvaise humeur, je ne veux plus qu'il paye rien pour son bateau; et je suis sûr qu'il chantera tous les jours : *Vive Henri, Vive Gabrielle.* «

■■■

Ce même Prince, étant à la chasse dans le Vendomois, et s'étant écarté de sa suite, rencontra un paysan assis au pied d'un arbre: *Que fais-tu là?* lui dit Henri IV. *Ma finte, Monsieur, j'étions là pour voir passer le Roi.* » Si tu veux ajouter ce Prince, monter sur la croupe de mon cheval, je te conduirai dans un endroit où tu le verras à ton aise. « Le Paysan monte, et chemin faisant, demande comment il pourra reconnoître le Roi. » « Tu n'auras qu'à regarder celui qui aura son chapeau pendant que tous les autres auront la tête nue. » Le Roi joint la chasse, et tous les

Seigneur

Seigneurs le saluent. Hé bien , dit-il au Paysan , qui est le Roi? « *Ma-finte , Monsieur* , répond le Rustre , *il faut que ce soit vous où moi ; car il n'y a que nous deux qui avons notre chapeau sur la tête.*



Cette gaité étoit si naturelle à Henri IV , que la maladie même ou les accidens fâcheux ne pouvoient la lui ôter. Ce Prince avoit eu quelques attaques de goutte. « J'étois allé à l'Arsenal , avec ma femme , (disoit-il un jour assez gaiement en parlant d'une de ses attaques de goutte ;) M. de Sully me dit : Sire , vous avez de l'argent ici , et vous ne le voyez point ; comme de fait je me contente de savoir que j'en ai sans m'amuser à plaisir de le voir ; nous allâmes à la Bastille , et il nous montra comme cela étoit ordonné , je vous assure qu'au même instant la goutte me prit , et me fit ressouvenir du Proverbe ; *Ceux qui ont la goutte ont des écus* »

Q 2

DIFFERENS PORTRAITS HISTORIQUES D'HENRI IV.

PLUSIEURS Historiens nous ont tracé le portrait de Henri le Grand. Voici celui que Sally, son Ministre et son Ami, nous en a donné dans ses Mémoires; « La nature dit-il, prodigua à ce Prince toute ses faveurs, excepté celle d'une mort telle qu'il devoit l'espérer. Il avoit la taille, le corps et tous les membres formés avec cette proportion qui constitue non-seulement ce qu'on appelle l'homme bien-fait, mais encore l'homme fort, adroit, vigoureux et sain. Son tein étoit animé, tous les traits de son visage vifs et agréables, ce qui lui donnoit une physionomie des plus heureuses. Ses manieres étoient d'ailleurs si familières et si engageantes que ce qu'il y mettoit quelquefois

de Majesté, n'en déroboit jamais entièrement cet air de facilité et d'envouement qui lui étoit naturel. Il étoit né généreux, vrai, sensible et compatissant. Il avoit pour ses Sujets la tendresse d'une mere, et pour l'état l'attachement d'un pere de famille. Cette disposition le ramenoit toujours, et du sein même des plaisirs, au projet de rendre son peuple heureux et son Royaume florissant. De-là cette fécondité à imaginer, et cette attention à perfectionner une multitude de Régemens utiles. Il seroit difficile de nommer une branche de l'administration, et même une condition ou une profession sur laquelle ses réflexions ne se soient portées. Il vouloit, disoit-il, que la gloire disposât de ses dernières années, et les rendit tout ensemble agréables à Dieu et utiles aux hommes. L'idée du grand et du beau se trouvoit placé comme de lui même dans son estprit; ce qui lui faisoit regarder *Tom. II.* Q

l'adversité comme un simple obstacle passager. Le temps est la seule chose qui lui ait manqué pour conduire ses utiles projets à leur fin. L'ordre et l'économie étoient des vertus nées avec lui, et ne lui coûtoient presque rien. Jamais monarque n'auroit été plus en état de se passer de Ministres : le détail des affaires n'étoit point pour lui un travail, mais un amusement. Les Princes qui veulent s'occuper du gouvernement de leur Etat, se trouvent souvent incapables de s'abaisser au détail des affaires, ou de s'élever à des objets plus importans. Mais l'esprit de Henri savoit se proportionner à tout. Ses différentes Lettres en sont autant de preuves; et l'usage où l'on étoit de s'adresser à lui directement pour de simples bagatelles, le montre encore plus clairement. Ce Prince, par de continues réflexions sur les effets de la colère, par l'usage d'une longue adversité, par la nécessité de se faire de

Partisans, enfin, par la trempe d'un cœur tourné vers la tendresse avoit converti ses premiers transports si bouillans, en de simples mouvements d'impatience qui se faisoient appercevoir sur son visage, dans son geste, et plus rarement dans ses paroles. Malgré l'extérieur grave dont la Majesté royale semble imposer la nécessité, il se livroit volontiers à la douce joie que l'égalité des conditions répand dans la société. Le vrai grand homme sait se plier aux plaisirs de la vie privée; il ne perd rien à s'abaisser ainsi dans le particulier, pourvu que, hors de cette sphère, il se montre également capable des voirs de son rang; mais le Courtisan se souvient toujours qu'il est avec son Maître.

Après avoir loué ce Prince d'une infinité de qualités vraiment estimables, il ne faut pas dissimuler les défauts qui les ont obscurcies. Je m'imaginois, ajoute M. de Sul-

fy, n'avoir travaillé qu'à demi pour l'instruction des hommes, et surtout pour celles des Princes, mon principal objet étant de satisfaire les uns et les autres, si je retranchois quelque chose à ce présent tableau. Je veux ouvrir devant eux le cœur où tant de grandeur se trouve mêlée à tant de foiblesse, afin que l'une leur devienne plus sensible par l'autre, et qu'ils se tiennent d'autant plus en garde contre une passion dangereuse, qu'ils verront qu'elle peut faire naître en eux mille honteux mouvements dont ils ne seroient pas cru capables. La timidité, le découragement, la basse, la jalouse, les fureurs, et même la fausseté et le mensonge; oui, le mensonge et la fausseté; Henri, cet homme si franc, les a connus dès qu'il s'est livré à l'amour. Je me suis souvent apperçu continue M. de Sully, qu'il me trompoit par de fausses confidences, lorsque rien ne l'obligeoit à m'en

faire de véritables ; qu'il feignoit des retours à la raison et des résolutions que son cœur désavouoit ; enfin, qu'il affectoit jusqu'à la honte même de sa chafne, lorsqu'en térieurement il faisoit serment de ne la jamais rompre, et qu'il en serroit plus étroitement les noeuds. Son attachement au jeu, sa passion pour les femmes, sa douceur souvent poussée jusqu'à la foiblesse, et son penchant pour tous les plaisirs, lui firent commettre des fautes, lui firent perdre du temps, et l'entraînerent dans de folles dépenses. Mais pour donner à la vérité ce qu'on lui doit des deux côtés, avouons que ses ennemis ont beaucoup exagéré ses défauts, il fut si l'on veut, l'esclave des femmes ; mais jamais elles ne déciderent du choix de ses Ministres, ni du sort de ses Serviteurs, ni des délibérations de son Conseil. Ses autres défauts peuvent également être regardés comme des foiblesses. Il suffit

de voir ce qu'il a fait, pour convenir qu'il n'y a aucune comparaison à faire dans sa personne entre le bien et le mal ; et puisque l'honneur et la gloire ont toujours eu le pouvoir de l'arracher au plaisir, on doit les reconnoître pour ses grandes et véritables passions ». (*Mémoire de Sully*.)

« Un exercice laborieux, dit le Gendre, avoit rendu ce Prince infatigable, ne se lassant point, souffrant patiemment le chand et le froid, la faim et la soif, l'insomnie et le travail. Il étoit né homme de guerre, intrépide dans la mêlée, de sang froid dans le commandement; d'une présence d'esprit et d'une promptitude incroyable dans l'exécution, hardi dans ses entreprises, mais hardi avec jugement. Son regne ne fut qu'une suite de victoires couronnées par la clémence, soutenues par une habile politique dans le Gouvernement. Il étoit magnifique dans les occasions d'éclat: du reste si

bon ménager, que quelque dépense qu'il eût faite à la guerre, en bâtimens, en meubles, présens et pensions, il laissa ses dettes payées, plus de quinze millions dans ses coffres, somme considérable pour ce temps-là. Son principal défaut est d'avoir trop aimé le jeu et les femmes. Il fut maître de ses autres passions et esclave de celles-là. Mais on a presque oublié ses défauts, pour ne se souvenir que de ses grandes qualités: entre toutes les autres, sa valeur héroïque, éprouvée en tant d'occasions, sa clémence si salutaire à tant de personnes, méritent des louanges immortelles. Ces deux vertus disputèrent toujours entre elles à qui vaincroient ses ennemis; et on ne sauroit dire si ce fut à force de combattre qu'il conquit son Royaume, ou à force de pardonner. Henri étoit Roi et régnoit en effet; son Conseil étoit composé de Ministres expérimentés, mais il étoit le plus habile de son Conseil. Quand

une beauté l'avoit touché, il aimoit jusques à la folie. Dans les premiers transports, il n'étoit rien moins que Henri le grand. S'il est vrai qu'Hercule fila pour la belle Omphale, il est pareillement vrai qu'Henri IV se travestit en Paysan, et mit sur sa tête une botte de paille pour pouvoir aborder la belle Gabrielle d'Estrées » (*Histoire de France, par le Gendre.*)

« Henri IV, dit Perefique son Historien, avoit le front large, les yeux vifs, le nez aquilain, le teint vermeil, la physionomie douce et majestueuse, et néanmoins l'air martial, le poil brun et assez épais. Il portoit la barbe large et les cheveux courts. Il commença à grisonner dès l'âge de trente-cinq ans. A ce sujet il avoit coutume de dire à ceux qui s'en étonnoient: *C'est le vent de mes adversités qui a donné là.* »

« La France, selon le témoignage de l'Auteur de l'*Abregé chro-*

nologique de France, n'a point eu de meilleur ni de plus grand Roi que Henri IV. Il étoit lui-même son Général et son Ministre : il réunissoit à une extrême franchise la plus adroite politique, aux sentimens les plus élevés une simplicité de moeurs charmante, et à un courage de Soldat un fond d'humanité inépuisable. Il rencontra ce qui forme et déclare les grands Hommes, des obstacles à vaincre, des périls à es- suyer, et sur-tout des adversaires digne de lui. Enfin comme l'a dit un de nos plus grands Poëtes ;

Il fut de ses Sujets le Vainqueur
et le Pere. »

Ce grand Prince avoit contracté une si forte habitude d'avoir la cuirasse sur le dos et le casque en tête, qu'il sembloit que ce fut son habi- llement naturel. Comme il étoit pres- que le meilleur Cavalier de son Royaume, il étoit presque toujours

à cheval, excepté dans les dernières années de sa vie. Au moindre besoin, il courroit la poste à franc étrier; ce qui lui fit dire, *qu'il usoit plus de bottes que de souliers.*

Dans les camps, ce n'étoit pas seulement par sa bravoure qu'il se faisoit remarquer, mais encore par cette bonté de cœur qui lui faisoit regarder le moindre Soldat comme son égal. Herefixe le représente assis au Corps de garde avec des Soldats, et couché avec eux sur la paille, tenant d'une main un morceau de pain bis qu'il mange, de l'autre, un charbon avec lequel il dessine un camp et des tranchées. « On l'a vu ajoute cet Historien, consoler les pauvres durant la guerre, et chercher à leur faire entendre que ce n'étoit pas lui, mais la Ligue, qui étoit cause de leur misere ».

En temps de paix il se familiarisoit avec les plus petits, s'égarant exprès de ses gens, pour se mêler

avec les Marchands, auxquels il faisoit des questions, pour apprendre d'eux les vérités qu'il savoit bien qu'on ne lui osoit dire, et pour tirer connoissance des calamités que souffroit son Peuple. Lorsque les Courtisans lui representoient de ne point s'éloigner du secours de leur zèle: *Eh! qu'ai-je besoin de secours,* disoit-il, *au milieu de mes enfans?* *ai-je mérité de les craindre?*

On peut dire qu'il étoit de tout cœur, et qu'il n'avoit point de fiel. Il employoit la patience, les bienfaits et l'adresse pour ramener les esprits que les factions avoient égarés: il dissimuloit même leur mauvaise volonté; et malgré qu'ils en eussent, il les empêchoit de faire le mal, et les tournoit au bien. On lui parloit quelquefois d'un ennemi farouche et fanatique, dont sa bonté n'avoit pu encore flétrir la haine: *Je lui ferai tant de bien,* disoit-il, *que je le force-rai de m'aimer.*

Ce bon Prince n'ignorant point
Tom. II. R

qu'un Roi n'est que l'économie du bien de ses Sujets, diminuoit, autant qu'il lui étoit possible, les dépenses de sa table et de ses habits, et se contentoit d'être vêtu de drap gris, avec un pourpoint uni de satin ou de taffetas. Il se moquoit de ces Courtisans qui portoient, disoit-il, leurs Châteaux et leurs bois sur leurs épaules.

Quel Souverain montra plus d'amour pour la justice qu'Henri le Grand? Un de ses projets étoit de diminuer, en faveur de ses Peuples, les longueurs et les frais énormes des procédures, *Je sais*, disoit-il quelquefois, *qu'il faut soutenir son droit par beaucoup d'argent: il m'en souvient: j'ai boursillé moi-même.*

Dans toutes les occasions de sa vie, il soutint avec la plus grande fermeté sou autorité et la Majesté royale, et pour employer ici une de ses expressions familières, *il n'avoit pas les ongles pâles.* Cependant il évita toujours les coups d'autorité:

il les appeloit *des voies irrégulieres qui ne réussissent que par la force et la violence.*

Par-dessus ces grandes qualités excelloient la tendresse et l'amour qu'il avoit pour son Peuple. Il n'avoit point de plus forte passion que de le soulager, que de le faire vivre en paix et à son aise ; il n'avoit point de discours plus ordinaire que celui-là. Il se flattoit de rendre son Royaume si florissant, que le moins drôle Paysan eût une *Poule à mettre le Dimanche dans son pot.* C'étoit l'expression naïve par laquelle ce bon Roi faisoit connoître le sentiment paternel dont il étoit animé.



PARALLELE
ENTRE
CÉSAR ET HENRI IV,

*Par M. le comte de MONTAGNE,
Major du régiment provincial de
Moulins (1).*

CÉSAR et HENRI IV ne son-
gerent l'un et l'autre qu'au bonheur
de leurs Sujets: la clémence, la
douceur, l'humanité, la valeur,
l'oubli des injures, furent leurs
principales vertus: tous deux par-
vinrent par la force des armes à la
suprême domination, avec cette

(1) Ce Parallel est tiré du *Mer-
cure de France*, du mois de Juillet
1763, premier volume, pages 21 et
suivantes.

différence, qu'Henri IV se mettoit en posession de son bien, et que César usurpoit celui d'autrui. Tous deux sobres, tous deux vigilans tous deux actifs, tous deux savans dans l'art de régner, tous deux savans dans celui de combattre, le Romain fit peut-être de plus grandes choses, mais le François en fit de plus belles. Nés l'un et l'autre avec un tempéramment qui les portoit à l'amour, César fit toujours céder ce penchant à sa passion dominante, l'ambition. Henri IV en fut souvent l'esclave. L'un se fit de l'amour un amusement qui remplissoit les intervalles que lui donnoient ses grandes affaires: l'autre en fit trop souvent son occupation unique, et c'est peut-être la seule tache qu'on puisse reprocher à sa mémoire. César donnoit à pleines mains l'argent qu'il ramassoit par toute sorte d'extorsions: Henri IV économisoit sur ses revenus, pour ne point vexer ses Peuples dans le cas d'une dépense ex-

traordinaire. Tous deux crurent ne pouvoir vivre tranquilles qu'en négligeant les précautions que prennent les Tyrans pour la conservation de leurs jours : l'un disoit que la mort la plus prompte et la moins prevue est la plus désirable ; l'autre qu'il vaut mieux mourir une fois que de vivre dans des transes continuelles ; persuadés d'ailleurs de cette vérité, que toutes les précautions possibles ne peuvent retarder l'instant où nous devons périr. César sacrifia tout, au désir de s'agrandir ; on regrette que tant de talens, tant de vertus, tant de grandes qualités n'ayent servi qu'à la destruction de son pays ; Henri IV n'envisagea jamais que la gloire et le bonheur de la France, ce fut le seul mobile de tant de belles actions qui le mettent à côté de Titus et de Trajan ; et il paroît par là bien au-dessus de César. Si celui-ci prit plus de Villes, gagna plus de batailles, eut à un plus haut de-

gré les vertus militaires ; celui-là acquit plus de vraie gloire en rendant ses Peuples heureux après les avoir délivrés des Tyrans qui les opprimoient ; il joignit aux talens de l'homme de guerre, les vertus civiles et morales qui manquoient à César. Ils furent tous deux ambitieux mais l'ambition de César fut un crime, et celle de Henri IV une vertu. En un mot, l'un, malgré ses grandes qualités, fut le fleau de l'humanité ; l'autre en fut le pere. Ils périrent tous deux du même genre de mort et dans les mêmes circonstances ; l'un alloit faire la guere aux Parthes, l'autre aux Autrichiens. On ne peut voir sans verser des larmes à quel excès d'aveuglement et de rage, l'amour de la liberté d'un côté, le fanatisme de l'autre, pousserent ces monstres dont le nom seul fait frémir d'horreur. Pourachever ce parallelé, je dirai que César fut le plus grand des Hommes, Henri IV le meilleur des Rois. L'un

200 PARALLELE ENTRE CÉSAR etc.
eut plus de talens, l'autre plus de
vertus. Enfin, quand on considere
Henri IV, sa grandeur, ses ex-
ploits, sa valeur, ses lumieres, sa
douceur, sa bonté, ses talens pour
le Gouvernement, son affabilité,
sa clémence: quand on pense qu'a-
vec de si foibles moyens, il conquit
à la pointe de l'épée un Royaume
tel que la France, qu'il a eu à com-
battre la Ligue, l'Espagne et les
foudres du Vatican; qu'il a eu à
surmonter mille obstacles dont le
moindre suffisoit pour faire échouer
un grand Homme; que dans tout
le cours de son regne, il ne s'oc-
cupa que du bonheur de ses Sujets,
on est tenté de lui rendre les hon-
neurs divins: au moins est-il certain
qu'Auguste, Titus, et peut-être
Trajan même, les méritoient bien
moins que lui.

Fin du second et dernier Tōme.



COLLECTION,

Des Romans les plus curieux et les plus intéressans en tout genre, sur petit format.

CETTE collection contient les contes de Bocace, 10 vol.

Contes de la Reine de Navarre, 8 vol.

Histoire Amouréuse des Gaules, 6 vol.

Les Amours d'Henri IV, 2 vol.

Mémoires de Ravannes, 4 vol.

Le Roman comique de Scarron, 4 vol.

Les nouvelles Tragi-comiques, 2 vol.

Les Romans de Voltaire, 4 vol.

L'Orpheline Angloise, 4 vol.

Les Confessions du Comte de ***,
1 vol.

Histoire de Mademoiselle de Luz, 1
vol.

Le Sopha, Conte Moral, 2 vol.

Le Grelot, 1 vol.

Angola, Acajou et Zirphile, 2 vol.

Les Sonnettes, 1 vol.

La Nuit et le moment, 1 vol.

Les Confessions de Villefort, 1 vol.

L'infortuné Napolitain, 4 vol.

Mémoires de Mademoiselle de Bon-
temps, 2 vol.

Les Égaremens du Cœur et de l'es-
prit. 2 vol.

Histoire de Manon L'escaut; 2 vol

Les Égaremens de Julie, 2 vol.

La poupée, par Bebiana. 1 vol.

Les Amusemens des Eaux de Spa, 5
vol.

Mémoires Turcs, 2 vol.

Tansaï et Néardané 2 vol.

Imirce, 2 vol.

L'Étourdie, traduite de l'Anglois, 3
vol.

Vie et Lettres de Ninon l'Enclos, 2
vol.

Voyage Sentimental, 2 vol.

Mémoires de Floricourt, 3 vol.

La Quinzaine Angloise, 3 vol.

Caprices de l'Amour et de la fortune,
1 vol.

Le Masque, 1 vol.

La Princesse de Cleves. 2 vol.

Grigi, Histoire véritable, 1 vol.

Le Soupé, 1 vol.

Les Contes des Fées, 6 vol.

Histoire d'Hypolite, 2 vol.

Histoire de Gil-blas, 5 vol.

Tom-Jones, 5 vol.

Soirées du Bois de Boulogne, 2 vol.

Mémoires du Comte de Comminges,
1 vol.

Le Diable Boiteux, 3 vol.

Le Vicomte de Bariac, 1 vol.

L'Adrienne, 2 vol.

Thémidore. 1 vol.

Histoire de Mademoiselle de Salens,
3 vol.

Les Contes de la Fontaine, 2 vol.

L'anti-Radoteur, 1 vol.

L'Onanisme, Par Tissot.

La N'ymplomanie, 1 vol.

Tarsis et Zelie, 6 vol.

œuvres de Cazotte, 7 vol.

Lolotte et Fanfan, 4 vol.

Vie du Baron de Trenck, 3 vol.

Songes philosophiques de Mercier,
2 vol.

Félicia ou mes Frelaines, 2 vol.

Lettres Persannes de Montéquieu. 2
vol.

Le moyen de Parvenir, 3 vol.

Les Liaisons dangereuses, 4 vol.

Histoire de Frétillon, 2 vol.

La Jardiniere de Vincennes, 2 vol

Lazarille de Tormes, 1 vol.

Histoire de Clarisse, 10 vol.

Le Doyen de Killarine, 4 vol.
Le nouvel Enfant-trouvé, 1 vol.
Caroline, 2 vol.
Cousin de Mahomet, 1 vol.
Les mille et une Nuits 8 vol.
La Nouvelle Héloïse, de J.J. Rousseau, 4 vol.
L'Emile, du même, 4 vol.
La Vie de Marianne, 4 vol.
Avantures de Télémaque, 3 vol.

COLLECTION
DES Ouvrages de nos meilleurs Poètes.

AMOURS (les) de Daphnis et Chloé, 1 vol.
d'Ismene et d'Isménias, 1 vol.
de Théagène et Chariclée, 2 vol.
Baisers de Dorat, 1 vol.
Fables de la Fontaine, 2 vol.
Henriade de Voltaire 1 vol.
Hymne au Soleil, 1 vol.
Lettres d'Héloïse et d'Abailard, 2 vol.
--Péruviennes, 1 vol.
Œuvres de Bernard, 1 vol.
--de Bernis, 2 vol.

18-

118

et

VOL